

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE RACHAT DU TERRITOIRE

Lorsque après la bataille de Navarette, Duguesclin se vit prisonnier du Prince Noir, il lui dit avec un juste sentiment d'orgueil :

« Fixez ma rançon à un haut prix, gentil prince, les femmes de Bretagne fileront pour Duguesclin. »
Et il ne se trompait pas.

Ce n'est plus aujourd'hui un loyal capitaine qui se voit captif de l'étranger, c'est quelque chose de plus sacré & de plus cher, c'est la terre même de France, qui subit encore la pression de la main de fer des Teutons. Pour racheter notre pauvre pays, il faut une somme énorme ; les financiers politiques la cherchent à grand-peine & sans grands succès dans de nouveaux impôts & dans des combinaisons habiles. Les femmes de la Lorraine & de l'Alsace, si éprouvées, ont trouvé dans leur cœur une ressource qu'elles indiquent aux femmes françaises ; elles ont, par des souscriptions volontaires, réuni des sommes considérables qui, envoyées au Trésor, doivent contribuer à libérer le territoire. Est-il pensée plus touchante & plus

noble que celle de ces familles, branches détachées, par la force, du tronc natal, & qui lui envoient un dernier souvenir, un dernier adieu, un *farwell* suprême ? Et nous, Françaises, destinées, s'il plaît à Dieu, à le demeurer, n'imiterons-nous pas ce zèle patriotique, & chacune de nous ne pourrait-elle apporter, à la rançon de la patrie, la mère commune ! une pièce d'or, une pièce d'argent, une obole ? Les dépenses superflues, les dépenses de luxe ne siéent pas à un pays en deuil ; si chacun retranche ce qu'en des temps meilleurs il eût donné à la vanité, aux plaisirs, il se trouvera là un fonds pour la souscription nationale aussi bien que pour *le sou* des chaumières.

Il est digne des femmes françaises, dont l'Europe accuse souvent la frivolité, de montrer qu'il n'est aucune action noble, délicate, généreuse, qui ne trouve de l'écho dans leur âme. Songez-y : la France vaincue se réhabilitera mieux par la grandeur & l'élévation des sentiments que par la force des armes.

M. B.

5

GALERIE LITTÉRAIRE

MELLIN DE SAINT-GELAIS

MELLIN de Saint-Gelais naquit à Angoulême, en l'an de grâce 1491. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il se rendit à Padoue, avec la ferme intention, à ce qu'il paraît, d'y étudier le droit ; mais, rebuté bientôt d'une science qui ne lui présentait que des contradictions, il se rejeta dans les bras ouverts de la poésie, & lut avec délices Boccace & l'Arioste, plus amusants sans doute qu'Ulpian & Bartole. A son retour en France, il fut pourvu par François I^{er}, de l'abbaye de Notre-Dame-de-Reclus, au diocèse de Troyes, & nommé, quelque temps après, aumônier du dauphin, plus tard Henri II, dont il devint aussi le bibliothécaire.

Suivant le bibliographe La Croix du Maine, « il était estimé l'un des plus doctes hommes de la cour... , savait composer en tous genres de vers, & surtout était excellent pour les lyriques, lesquels il mettait en musique, les chantait, les jouait & sonnait sur les instruments, étant poète & musicien vocal & instrumental; étant encore mathématicien, philosophe, orateur, théologien, jurisconsulte, médecin & astronome : bref, docte en tous arts & sciences. »

On accuse Saint-Gelais d'avoir été jaloux de Ronsard, & cela ne me paraît pas impossible. La Pléiade commençait à éclipser de ses rayons les vieux débris de l'école gauloise : ils s'en vengeaient par d'impuissants sarcasmes. L'épigramme aiguësait donc assez souvent la conversation de Mellin, comme l'attestent ces vers échappés à la plume de Ronsard, avant que son ennemi, plus prudent, eût résolu de vivre en paix avec la nouvelle génération poétique :

Préserve-moi d'infamie,
De toute langue ennemie
Et de tout esprit malin ;
Et fais que, devant mon prince,
Désormais plus ne me pince
La tenaille de Mellin.

Thevet raconte que, dans sa dernière maladie, Saint-Gelais se fit apporter son luth, & chanta trois

distiques latins qu'il avait composés au milieu d'un accès de fièvre. En voici la traduction :

« O mon luth, toi qui savais apaiser les troubles divers de mon cœur, achève, & si tu le peux, soulage-moi, faible vieillard, de cette fièvre brûlante qui me dévore. En retour, dès que j'aurai lâ-haut respiré l'air des cieux, je t'obtiendrai une place d'honneur dans la constellation de la Lyre. »

Au dernier moment, comme il voyait les médecins embarrassés de porter un jugement sur son état, il leur dit avec un sourire :

« Messieurs, je vais vous tirer de peine. »

Et, détournant la tête, il mourut. On l'inhuma dans l'église de Saint-Thomas-du-Louvre.

Somme toute, & malgré sa jalousie passagère à l'endroit du grand Ronsard, Mellin de Saint-Gelais était à la fois un aimable esprit & un noble cœur.

Salmon Macrin, l'*Horace français* — poète remarquable de la même époque, à peu près inconnu de nos jours parce qu'il a eu le malheur d'écrire dans une langue morte — lui adresse nombre de pièces, entre autres cette ode latine dont je vais essayer la traduction :

« Noble artiste de la poésie nationale, toi dont les lèvres distillent un nectar digne de l'Hymette, chaque fois que tu déroules le riche tissu des mélodies ;

» A l'heure où notre prince (1) entraîne ses belliqueuses phalanges contre un ennemi félon (2), de quel chant vas-tu accueillir ses exploits ?

» Quant à moi, si ma lyre pouvait s'égalier à ton clairon, j'exalterais ce héros jusqu'au ciel, & parmi tant d'astres d'or, il graviterait, astre nouveau !

» Mais je t'abandonne volontiers cette grande tâche ; je te remets mon flambeau pour courir cette immense carrière, & j'avoue que tant d'honneur ne revient qu'à Saint-Gelais. »

A ce compliment un peu hyperbolique, Saint-Gelais répond avec une cordiale simplicité :

« Ces louanges dont tu m'accables, mon cher Macrin, viennent-elles de ton libre jugement, ou simplement de ton amitié ? C'est à toi de le voir.

(1) François I^{er}.

(2) Charles-Quint.

M'égaler à mes confrères de la poésie française, ce peut être un acte de franchise & de justice; me préférer à eux, c'est une faveur. »

Puis il ajoute, sur un ton de douce ironie :

« A vous, heureux poètes, d'abandonner votre verve au hasard de l'enthousiasme! A vous d'emboucher le clairon, ou d'attaquer les fibres sonores de la lyre! Je me contenterai d'applaudir à vos efforts, & de reconnaître en vous une inspiration divine, quand vous exalterez de grands princes jusqu'au ciel. Franchement, je manque de souffle poétique, & je n'ai puisé qu'un mince filet d'eau dans le courant aonien... Mais, en revanche, j'ai un cœur sympathique à tout ce qui est noble & bon. Voilà, sans doute, ce qui m'a valu ton amitié. Resserrons-la, Macrin, cette amitié préférable à la gloire; et aime-moi toujours comme je t'aime! »

L'homme qui a écrit cela, même en latin, n'était pas un homme ordinaire, j'en suis convaincu. Ce fut surtout dans les dernières années de sa vie que Mellin, désespérant de pouvoir lutter avec la vigoureuse jeunesse de Ronsard, se rejeta sur la poésie latine. Aussi les mauvaises langues de l'époque disaient-elles, à ce propos, « que le soleil levant l'avait chassé d'un horizon dans l'autre (1). »

Néanmoins la plupart de ses œuvres sont françaises. Elles consistent en élégies, épîtres, rondeaux, sonnets, quatrains, chansons, épitaphes, & particulièrement en épigrammes. Il avait pour ce dernier genre un talent réel. En voici la preuve :

Un charlatan disait, en plein marché,
Qu'il montrerait le diable à tout le monde;
Si n'y eut nul (2), tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
Lors, une bourse assez large & profonde

(1) Sainte Marthe, *Éloges*, liv. I.

(2) Aussi, n'y eut-il personne... qui...

Il leur déploie, & leur dit : Gens de bien,
Approchez tous, voyez, y a-t-il rien ?
Rien, dit quelqu'un des plus près regardants.
Eh! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse... & ne rien voir dedans!

Colletet (1) lui attribue l'introduction du sonnet, qu'il aurait fait passer d'Italie en France. De son commerce assidu avec la littérature d'outre-monts, il rapporta de plus, notamment, *Genièvre*, imitation de l'Arioste, ainsi qu'une traduction en prose de la *Sophonisbe* du Trissin, dont il ne rima que les chœurs. Cette pièce fut représentée à Blois, en 1559. Plus tard, en 1584, Claude Mermet donna de la même tragédie une traduction complète en vers français.

Au jugement d'Étienne Pasquier (2), « Mellin produisait de petites fleurs, & non fruits d'aucune durée. C'étaient des mignardises qui couraient de fois à autres par les mains des courtisans & des dames de cour, ce qui lui était une grande prudence, parce qu'après sa mort on fit imprimer un recueil de ses œuvres qui mourut presque aussitôt qu'il vit le jour. »

Cette appréciation me semble beaucoup trop sévère, pour ne pas dire pédantesque & injuste. Pasquier, fervent admirateur de Ronsard, avait sans doute sur le cœur la *tenaille* dont Mellin, au temps jadis, avait *piné* son idole. Mais, au bout du compte — en mettant à part un certain nombre de fadeurs & de *concetti*, & sauf une dose un peu plus forte d'afféterie florentine — Saint-Gelais ne me semble vraiment pas trop inférieur à Clément Marot, son contemporain & son ami.

Joseph BOULMIER.

(1) *Art poétique*, traité du Sonnet, nomb. 6.

(2) *Recherches de la France*, t. I, liv. VII, ch. 5.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

SAINT AMBROISE

PAR M. L'ABBÉ BEAUNARD

Le grand évêque de Milan, bien peu connu en France, fut donné à l'Église pour la ruine du pa-

ganisme & l'établissement du règne de Jésus-Christ dans la vie publique. Il est né à l'extrême limite de deux sociétés : le gouvernement païen venait d'expirer, l'Église était libre, & un ordre nouveau devait s'élever sur les ruines de l'antiquité. Il fallait faire pénétrer dans les lois, dans les mœurs publiques, l'Évangile qui, jusqu'alors, n'avait gouverné que le sanctuaire intérieur des

âmes. Quelle tâche ! Comme l'a dit M. Villemain, « le polythéisme faisait encore le fond de la société » romaine ; ses temples étaient partout devant les regards, ses poètes occupaient l'imagination charmée, ses fêtes étaient le spectacle de la foule ; il se mêlait à tout comme un usage ou comme un plaisir... » Il était dans la loi : l'esclavage régnait, la femme était sous le joug du mari, l'enfant était à la discrétion du père ; les jeux de l'amphithéâtre, ces jeux sanglants et terribles, n'étaient pas abolis, & à côté des cruautés païennes, s'élevaient déjà les hérésies dissolvantes, l'arianisme & le manichéisme, qui entretenaient dans l'homme l'orgueil de l'esprit, comme le paganisme entretenait ses vices et ses appétits féroces. Tels furent les ennemis contre lesquels Ambroise dut lutter ; mais Dieu l'avait armé pour cette guerre spirituelle en le revêtant des plus nobles dons de l'esprit, des plus généreuses qualités du cœur.

Il était issu d'une famille de martyrs, & il avait reçu, avec le sang, le zèle de l'Évangile & l'amour de Jésus-Christ. Sa jeunesse fut sainte & remarquable par le goût constant de l'étude, la pureté des mœurs, les tendres affections de famille, & surtout par la fervente amitié qu'il ressentait pour sa sœur & pour son frère, Marcelline & Satyre, tous deux célèbres dans l'histoire de l'Église. Élevé, presque malgré lui, au sacerdoce & à l'épiscopat, il fut le modèle des pasteurs ; sa fidélité au devoir devint de l'héroïsme, son dévouement charitable une abnégation complète : il ne vécut plus que pour Dieu et pour son troupeau. Son éloquence attirait les peuples, sa charité gagnait les cœurs ; on le vit vendre les vases sacrés pour racheter de malheureux soldats, captifs des Barbares ; les ariens lui reprochaient ce sacrifice comme une profanation, & il répondait, dans une lettre célèbre : « Ah ! mieux vaut sauver les âmes que garder son or ! Si l'Église a de l'or, ce n'est point pour le conserver, c'est pour le répandre ! Le seul or que j'aime, c'est l'or rédempteur, redeur de la vie & de la liberté de mes frères ! »

Ami de l'empereur Gratien, il ne cesse de lui montrer la voie évangélique & de lui enseigner la clémence, la miséricorde, le respect des âmes ; toutes ses interventions sont charitables. On le voit s'opposer à la vente des enfants par leur père ; il réclame sans cesse en faveur des pauvres, des esclaves ; il s'élève contre le luxe des femmes, contre les exactions administratives ; toujours, à chaque abus, cette voix courageuse s'élève, cette plume admirable écrit. La pureté & l'intégrité de la foi le trouvent toujours debout sur la brèche ; son plus beau triomphe sur les manichéens fut la conversion de saint Augustin : ce fut Ambroise qui le détrompa, l'éclaira et le fit entrer dans le sein de l'Église.

Nous ne pouvons raconter ici l'histoire du saint évêque de Milan ; les principaux traits en sont connus : la leçon sévère qu'il donna au puissant

Théodose, ses travaux, ses discours, le zèle qu'il eut pour les restes des martyrs, son amour pour le saint-siège, son ardeur patriotique en présence des Barbares, car lui aussi a connu les douleurs de la défaite & de l'invasion.

Après avoir lu ce beau livre, l'âme chrétienne formera un vœu : « O Dieu ! donnez-nous des saints ! donnez-nous des Ambroise, à nous qui retournons au paganisme ! Nous avons besoin que des voix sévères nous rapprennent l'Évangile ; à notre nation vaincue, la force ne peut venir que de la Croix ! Seigneur, envoyez donc des saints qui tiennent haut ce noble étendard, & qui entraînent les peuples dans la route du salut. *Seigneur, sauvez-nous ! nous périssons (1) !* »

M. B.

EXAMEN

DE

CONSCIENCE DES FEMMES HONNÊTES DE FRANCE

Que de pensées éveille le titre de cette brochure & comme aussitôt on entre en communion de vues & de sentiments avec l'auteur (2) !

En 1872, les honnêtes femmes de France, les femmes distinguées, les mères, à l'aspect des détresses de leur pays & de sa ruine presque imminente doivent se demander si elles n'ont contribué en rien à cet état de faiblesse & d'affaïssement qui afflige les yeux de tous ceux qui ont aimé la France. *Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs* ; quelles sont donc les mœurs qui ont préparé ce que nous voyons ? Une femme du monde s'est posé à elle-même cette question, & elle y a répondu dans des pages où l'on ne sait que louer le plus, l'esprit & la verve, ou le zèle & le cœur. Elle a analysé la société française, la plus noble, la plus brillante, celle qui donne l'élan, & d'une main aussi ferme que douce, elle a signalé les coupables erreurs qui l'ont fait descendre de ce rang supérieur qu'autrefois elle tenait en Europe.

« Oui, dit-elle, nous avons beaucoup contribué à la décadence de la France, en admettant même que nous ne l'ayons pas causée. *Nous avons fait le mal dont la France se meurt !* Nous l'avons fait, non pas seulement par notre frivolité, mais par notre vénalité, notre égoïsme, notre ignorance, notre absence de principes, notre

(1) A Paris, chez Poussielgue, 27, rue Cassette. — Grand et beau volume, prix : 7 fr. 50.

(2) Chez E. Dentu, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 17 et 19.

» esprit de mensonge, & n'oubliez pas que je ne
 » m'adresse qu'aux meilleures, qu'à celles qui
 » croient à la parole du Christ & qui se persuadent
 » qu'elles suivent sa loi.

» Mais celles-là même ont beaucoup fait pour
 » perdre leur pays.
 » Elles ont abaissé le niveau social qui leur était
 » confié...

» Elles devaient porter la bannière sur laquelle
 » est écrit ce mot : *Excelsior!* elles devaient mon-
 » trer ce chemin qui monte plus haut, toujours
 » plus haut, à cette troupe d'admirateurs qui sui-
 » vent, les mains pleines de fleurs, la femme jeune &
 » charmante. Mais, hélas! loin d'élever, loin de
 » sauver, elle a perdu. Perdu ce mari qui n'a pas
 » cru à la pudeur froissée, à la religion offensée
 » de celle qu'il voyait si avide d'histoires scanda-
 » leuses, si besoigneuse de romans immoraux, si
 » empressée aux pièces débraillées!

» Elle a perdu le peuple en appelant le doute sur
 » l'efficacité de cette morale chrétienne qu'elle
 » prétend pratiquer, qui lui permet tant de choses
 » amusantes & lui en défend si peu. Elle a détruit
 » le respect de cette loi, car, haussant les épaules,
 » la foule qui la voit entrer, vers le milieu du
 » jour, dans une église chaude & bien ornée, en-
 » core pâle d'une nuit au bal, se demande quel est
 » ce Dieu, quels sont ces prêtres qui exigent si
 » peu pour promettre le ciel.

» Elle éteint ou vulgarise autour d'elle. Elle
 » déshonore son Dieu & tue son pays. »

Ce sont là des vérités sévères, mais qui osera les
 dire, si ce n'est une femme pure autant que noble?
 & dans quels temps les proclamera-t-on, si ce n'est
 aujourd'hui, où les plaies de la France, visibles à
 tous, appellent à grands cris les remèdes. Tous
 voient le mal, tous voient & signalent la frivolité,
 l'amour de l'argent & du bien-être, la facilité des
 mœurs, l'égoïsme profond qui détruit à la fois &
 la charité & le patriotisme, mais à ces blessures
 presque mortelles, seul, le chrétien austère & con-
 vaincu peut apporter la guérison. Si, après les bar-
 baries de la guerre & de la Commune, les Français
 voulaient, comme des néophytes, comme des en-
 fants nouvellement nés à la lumière, recevoir &
 pratiquer l'Évangile, avant peu leur pays rede-
 viendrait le premier du monde. *Il y a du baume
 dans Galaad*, mais, hélas! personne ne veut s'en
 servir. Pourtant, l'écrit dont nous parlons est si
 chaleureux, si pénétrant & convaincu que, néces-
 sairement il fera quelques prosélytes à la bonne
 cause, celle de Dieu, de la famille & des pauvres;
 celle de la vie simple, religieuse & laborieuse.
 L'auteur mérite cette récompense: puisse Dieu la
 lui accorder!

Nous recommandons à toutes les mères de fa-
 milles (à elles seules) ce volume, auquel nous
 ne pouvons emprunter de plus longues citations.
 Elles le liront avec entraînement: ce brillant es-
 prit les attirera, ce cœur tendre & chaud les con-
 vertira à ses doctrines; la connaissance du monde,

& du monde actuel, qui y éclate à chaque page, les
 éclairera dans leur tâche maternelle, en leur dési-
 gnant les écueils de la route: il ne faut pas que les
 enfants soient élevés en 1872 comme en 1870! La
 conviction naît de cette lecture, & de la conviction
 à l'action, il n'y a pas loin.

M. B.

LA ROCHE-AUX-MOUETTES

PAR M. JULES SANDEAU.

IL y a de charmantes parties dans le livre de
 monsieur Sandeau, brillamment habillé et
 illustré pour les étrennes de 1872, & vanté,
 recommandé d'une manière spéciale par les
 nombreux amis de l'académicien. En nous unis-
 sant à ces éloges, nous ferons toutefois quelques
 réserves; nous les ferons à regret, car ce livre eût
 pu approcher de la perfection, ce qui est toujours
 agréable pour l'auteur qui justifie sa réputation &
 pour les lecteurs qui reçoivent ce qu'ils attendaient.
 Le sujet de l'ouvrage est simple. Une
 bonne mère, madame Henry, déjà éprouvée par
 la perte de deux enfants, a mené au bord de la
 mer le fils qui lui reste; peu à peu, elle le voit
 re fleurir, reprendre forces & vie, devenir aussi ro-
 buste qu'il fut débile, & lutter avec les enfants des
 pêcheurs, ses amis, de jeux, de vivacité & d'espiè-
 glerie.

Le petit Parisien est reconnaissant envers la
 mer qui lui a rendu la santé: il l'aime comme une
 amie, il ne peut la quitter; tous les jeux lui sont
 agréables quand ils ont la grève pour théâtre; & un
 jour même, poussant trop loin son amour d'aven-
 tures, il part avec ses jeunes amis sur une barque
 que le flot pousse au large, & qui, brisée par les
 vagues, jette les enfants sur un vaste rescif craint
 des matelots, & appelé, dans le pays, la *Roche-aux-
 Mouettes*.

Les petits Robinsons se désolent d'abord; puis
 ils font quelques tentatives pour signaler leur pré-
 sence sur le rocher; puis, transis, mourant de faim,
 ils se mettent à conter des histoires. Cela semble
 peu naturel, & en admettant qu'il fallût un cadre
 pour des contes, on aurait pu faire un choix meil-
 leur. Des histoires de matelots, d'un gros sel, nous
 semblent peu en situation, dans la bouche de ces
 enfants, perdus entre le ciel & l'eau, & les gravures
 qui accompagnent ces récits, ne valent pas mieux
 que le texte.

Pendant que les enfants en danger occupent
 ainsi leurs heures, les mères les cherchant partout,
 se désolent, & dans le langage le plus véhément,
 expriment leur douleur. Madame Henry excite la
 pitié de toutes, & dans un malheur commun, elle

semble la plus à plaindre : elle attend son mari, il va arriver, & elle ne pourra lui présenter son fils sauvé de la maladie; l'océan l'a pris, il est perdu, & semble-t-il, irrévocablement perdu. Les hommes du village, rentrés de la pêche, sont allés à la recherche de leurs enfants : la chaloupe rentre, chaque père a son fils, tous sont rendus à leur mère, tous, excepté Marc, le petit Parisien.

La mère, en proie à une douleur déchirante, voit entrer son mari; il demande son fils & il s'avance vers le petit lit... Une voix d'enfant sort d'entre les rideaux, & dit :

« Bonjour, petit père ! »

Marc vit, il est sauvé, & le lendemain il accompagne ses camarades, qui vont, pieds nus, porter un cierge à la sainte Vierge.

Voici ce qui s'était passé :

Il y avait, au bourg de Pouliguen, un pauvre mendiant, sourd et muet, contrefait, presque idiot, objet de dégoût, de terreur & de pitié; ce pauvre homme avait attiré l'attention de madame Henry; souvent, elle lui avait fait porter l'aumône par les mains de Marc; elle l'avait guéri d'une blessure qu'il s'était faite, elle l'avait accueilli, protégé, alors que tous le rebutaient. Marc, partageant la charité de sa mère, donnait au pauvre Bibia les tartines & les fruits de son goûter, & quand Marc eut disparu, quand sa mère le chercha, désespérée, sur la côte & dans les rochers, & le redemanda aux vagues par ses pleurs & ses lamentations, Bibia comprit & se souvint.

Il mit une barque à la mer, cingla sur l'esquif & rencontra à mi-chemin, le corps du petit Marc, que le flot qui balayait incessamment la Roche-aux-Mouettes avait entraîné. Bibia le recueillit, le réchauffa & le rapporta, comme en cachette, dans le petit lit où il l'avait vu dormir ses beaux sommeils d'enfant. La charité de la mère trouvait sa récompense dans le salut de son fils; la divine étincelle avait fait germer intelligence & reconnaissance dans l'âme engourdie du pauvre idiot.

Toute cette partie du livre est aussi bien dite que bien trouvée, & pourtant, quelque charme qu'ait

eu pour nous ce récit animé, nous pensons qu'il eût été plus habile de mêler Bibia dans la trame du roman, de le montrer, dès le début, objet de la pitié du fils & de la mère, & de ne pas rejeter, après le sauvetage, la figure & l'histoire du sauveteur. Il semble que monsieur Sandeau ait écrit au courant de sa plume éloquente & facile, sans avoir fait son siège à l'avance.

Un autre reproche encore : Pourquoi tant d'expressions vulgaires mêlées à un récit, à des idées souvent très-poétiques? pourquoi ce gros fil de chanvre mêlé à cette trame d'or? pourquoi madame Henry, cette femme aimable & d'un esprit délicat, nous parle-t-elle des fonds de culotte de son fils? pourquoi le langage de la douleur maternelle mêle-t-il, chez monsieur Sandeau, tant de gros mots à ses pathétiques accents? Est-ce pour être simple & naturel? mais la vulgarité & la simplicité ne sont pas synonymes, & sans perdre la dignité & la distinction, on peut parler aux enfants une langue qui leur plaît & qui est accessible à leur intelligence.

Que conclure de ceci? Que les hommes de notre temps, les plus spirituels, les mieux doués même, ne réunissent pas toutes les qualités qu'il faut à l'enfance; que, pour parler à l'enfant, il faut être femme, & que le *Trésor de Nanette*, la *Marquise Satin-vert*, un ou deux des premiers ouvrages de madame de Ségur seront plus de bien, récréeront plus agréablement que le brillant ouvrage de monsieur Sandeau. Le réalisme de notre époque n'inspire pas heureusement ceux qui écrivent pour ces âmes neuves, & l'on s'est trop moqué de Berquin, si aimable pourtant, pour réussir à l'imiter.

Si nous avions à donner un conseil aux jeunes mères de famille, ce serait de lire en particulier la *Roche-aux-Mouettes*; de biffer quelques expressions; de supprimer complètement les histoires de matelots, & ce travail achevé, de faire à haute voix la lecture du beau livre. Alors tout sera profit & plaisir pour le jeune auditoire.

M. B.



LES SAINTES DE FRANCE

SAINTE COLETTE

6 Mars.

Ce fut à l'ombre des tours majestueuses de Corbie, près d'Amiens, que vint au monde, en 1380, Colette Boilet, fille d'un pauvre charpentier & d'une pieuse femme, nommée Marguerite Moyon. L'époque qui vit naître cette petite fille, destinée à être placée sur les autels, était une époque profondément troublée & qui demandait aux âmes ferventes beaucoup de prières & d'austères expiations. Hélas ! ce temps ressemblait au nôtre : comme aujourd'hui, l'Église de Dieu souffrait de grands maux, la France était cruellement divisée ; le sceptre tombait des mains affaiblies de Charles VI ; les oncles du roi, avides, ambitieux, se disputaient le pouvoir & foulaient aux pieds leur malheureuse patrie ; il n'était pas un de leurs torts dont ne profitassent les Anglais, ces redoutables ennemis que Charles le Sage & Duguesclin avaient réduits au silence, & qui revinrent, menaçants, impitoyables, sous le règne de son fils infortuné. Dieu, qui se souvenait de saint Louis, suscita Jeanne d'Arc pour sauver la France ; à l'Église, il donna sainte Catherine de Sienne, qui, humble fille sans lettres & sans nom, mit fin au schisme d'Occident ; &, en opposition au goût croissant du luxe, à l'amour effréné des richesses, il suscita la pauvre Colette, héritière du mendiant d'Assise, & qui eut l'honneur, dans ce siècle incliné vers la matière, de rétablir la pratique des vertus évangéliques & religieuses.

L'enfance de Colette fut innocente & pénitente. Sa pieuse mère l'éleva pour Dieu seul ; le feu jeté dans cette âme y consuma toutes les attaches terrestres, &, après la mort de ses parents, elle distribua aux pauvres tout ce qu'elle possédait, revêtit l'habit du Tiers-Ordre de Saint François, s'enferma dans une étroite cellule, qui touchait à l'église de Saint-Étienne de Corbie, & ainsi *ensevelie avec Jésus-Christ*, elle passait les jours & les nuits en prières, & ne se délassait qu'en travaillant pour les pauvres. Ce fut dans cette profonde solitude, dans ces méditations incessantes, qu'elle se prépara au dessein que Dieu lui avait inspiré

depuis sa jeunesse, celui de rétablir, dans les trois divisions de l'ordre de Saint-François, l'observance primitive dans toute sa rigueur, précédant ainsi sainte Thérèse dans cette voie de réforme & d'obéissance aux lois primitives ; faisant pour les Frères-Mineurs, les Clarisses, le Tiers-Ordre, ce que la grande Espagnole devait faire pour l'ordre du Carmel.

L'œuvre était laborieuse ; le goût des richesses, l'amour du bien-être avait pénétré dans ces austères maisons qu'avait fondées l'amant passionné de la sainte pauvreté, François d'Assise, qui, selon la belle expression du Dante, épousa sur le mont Alverne celle qui n'avait plus d'époux depuis la mort de Jésus-Christ au Calvaire. Colette, animée de l'esprit divin, parcourut les monastères dispersés dans le nord de la France, dans la Bourgogne, dans le Midi, en Savoie, en Espagne ; partout elle prêcha la pénitence, le mépris des biens créés, le respect de la règle, promulguée par un saint, approuvée par l'Église, & qu'avaient pratiquée avec tant d'amour sainte Claire, sainte Élisabeth de Hongrie, saint Louis & tant d'autres, dont les noms sont écrits dans les cieux. Le zèle de la maison de Dieu la rendait éloquente, sa personne & ses œuvres prêchaient aussi, &, après quelques contradictions, surmontées par sa persévérance, elle réussit & établit pleinement la primitive observance dans dix-sept maisons de Clarisses & dans quelques monastères d'hommes, qui se soumièrent également à cette réforme.

Le pape Benoît XIII approuvait les desseins de Colette ; elle fut secondée par Blanche de Savoie & par la duchesse de Bourgogne, femme de Jean Sans-Peur. Ces princesses, malheureuses au milieu des grandeurs, avaient appris à mépriser les pompes humaines, & l'humble Colette, fille de l'humble François, devenait leur appui & leur consolatrice.

Colette se trouvait au monastère des Clarisses de Gand, lorsque la mort la surprit : elle s'endormit en Dieu le 6 mars 1447, après une vie de pureté, de pénitence & d'amour. Elle fut canonisée par le Souverain Pontife Pie VII ; ses précieux restes reposent à Gand, où sa mémoire s'est

conservée comme si elle était morte il y a peu de jours. La maison dite de *Bethléem* où elle rendit le dernier soupir, avait conservé jusqu'aux temps modernes une austérité extraordinaire; lorsque les Pauvres-Clares furent chassées de leur demeure par les ordres de Joseph II, le public pénétra avec curiosité dans le monastère & remarqua ces salles sans cheminées, ces châssis garnis de papier huilé au lieu de vitres, ce pauvre oratoire & la dalle sous laquelle reposait Colette & sur laquelle les

mères faisaient déposer leurs enfants nouveaux-nés. Des rois, des puissants de la terre, de ces grands ducs de Bourgogne, si redoutés, il ne reste qu'un souvenir souvent haïssable; mais elle survit, la mémoire de la pauvre fille qui aime son Dieu, & qui voulut expier, par ces holocaustes volontaires, la licence de son temps & les crimes de ses contemporains!

M. B.

URBAIN KERADEK

UN matin des premiers jours de mai 1869, un de nos meilleurs artistes, après avoir exploré sans résultat la Bretagne, pendant trois semaines, s'en revint à l'hôtel où il avait loué un appartement, à quelques lieues de Nantes.

Jeune, ardent, plein d'enthousiasme, partout il cherchait le grand, le beau ou le bizarre, certain toujours de le reproduire avec un charme puissant; car il était à la fois peintre & auteur de talent.

N'ayant rien trouvé, que quelques vues, il s'était juré, la veille de ce matin-là, de partir le lendemain quoi qu'il arrivât!

Mais, en Bretagne comme partout, l'homme propose & Dieu dispose.

Or, il arriva que ce lendemain était un dimanche & que le train d'embarquement pour Nantes ou Paris ne passait qu'à minuit.

Il fallait donc attendre.

« Allons, dit notre jeune homme en se résignant à moitié, puisque l'on ne peut faire autrement, attendons... Je vais tenter une dernière excursion, au hasard. Ce sont souvent les meilleures, d'ailleurs on étouffe ici, autant s'ennuyer en plein air. »

Et il sortit.

Ainsi qu'il l'avait dit, il marcha d'abord au hasard; puis, comme tout est sujet d'études pour le peintre, il suivit bientôt deux enfants à figures intelligentes, qui, les bras chargés de fleurs & causant avec animation, entrèrent à l'église.

Les fleurs une fois déposées devant l'autel de la Vierge, nos deux bambins renouvelèrent les bouquets des vases — seul ornement qu'il y eût

devant la statue de Marie — &, cela fait, reprirent sous le porche la conversation commencée.

« Oui, oui! je te le dis & je le répète, faisait l'ainé avec un geste plein d'autorité, monsieur le curé meurt d'envie d'avoir un tableau pour l'église. Il en est tout malade. Je le sais bien peut-être, moi qui vis à la cure avec ma tante Mion, qui est sa bonne depuis trente ans!

— Pourquoi donc qu'il n'en achète pas un de tableau alors? c'est pas si malin, ça! répliqua l'autre enfant en levant effrontément sa mutine figure sur son interlocuteur; ça serait bien plus joli avec un tableau! »

L'ainé fixa un moment ses francs yeux noirs sur son camarade, comme s'il réfléchissait. Puis il s'écria en haussant ironiquement les épaules :

« Dis donc, Joseph, d'où vient que tu n'achètes pas les belles tartes aux cerises nouvelles que fait le pâtisseries de la grand'rue? tu les aimes rudement cependant, hein? »

— Oh! soupira le petit bonhomme en passant la langue sur ses lèvres roses; je n'ai pas d'argent, moi, sans cela...

— Tu te les payerais! acheva gravement l'ainé. Eh bien! mon gars, monsieur le curé non plus n'a pas d'argent, lui, voilà pourquoi il n'achète pas de tableau! entends-tu? »

Pendant que l'explication prenait sur ce ton de grandes proportions, notre peintre, n'en perdant pas un mot, derrière le pilier qui le cachait, examinait l'église à loisir. Elle était simple comme les églises de village, mais pauvre au delà de toute expression. Pas une image sur les murs. Sur l'autel couvert d'une nappe blanche : un Christ de

plomb, deux flambeaux de cuivre, une statue de la Vierge; puis plus rien, rien que du soleil et des fleurs.

« Pauvre curé! pensait le peintre, — c'eût été une vraie charité à faire qu'un tableau pour son église. — Ma parole, si j'avais un sujet, je ferais vœu de le peindre pour lui... »

Ici, la voix des enfants arrêta son monologue mental. L'aîné s'emportait quelque peu :

« C'est ton père, Joseph, qui te souffle le méchant esprit dans le cœur! disait-il. Vous ne le connaissez pas, vous autres, monsieur le curé! Tiens, écoute... tu te rappelles bien la fête de Pâques du mois dernier, n'est-ce pas?... »

— Je crois bien! répliqua le plus jeune, dont les yeux semblèrent s'illuminer tout d'un coup à ce souvenir. — Nous avons mangé une oie toute pleine de marrons!

— Ça tombe bien! fit l'aîné en avançant dédaigneusement la lèvre. Ta gourmandise même va t'aider à comprendre mieux la différence qu'il y a entre ton père, qui dit être pauvre, & monsieur le curé, que vous croyez riche. Écoute :

« La veille de la fête, ma tante avait donné les aumônes du curé aux pauvres de la paroisse pour fêter Pâques; tout allait bien; nous avions diné, & on allait se coucher, lorsque ma tante, d'un air bien triste, s'approche de son maître, en disant vivement: Monsieur le curé, la messe est d'obligation le jour de Pâques; & ce jour-là, il est d'usage d'avoir une tenue convenable pour faire honneur à la solennité, n'est-ce pas? — Mais... sans doute, répondit le curé, ne sachant pas où elle en voulait venir. Cela, pourtant sans qu'autrui... Ah!... mais... j'y songe, ma pauvre Mion; as-tu ce qu'il faut pour être belle?... »

« — Il s'agit bien de parer mes soixante ans, ma foi! interrompit ma tante en haussant les épaules. Non, non! C'est, au contraire, une punition que je mériterais, vraiment, pour ma sottise! J'ai distribué tout aux pauvres; je n'ai plus rien; & il me reste un vieillard qui demain ira à la messe, autant dire pieds-nus! car il ne demande pas, celui-là. Ah! je me battrais volontiers... »

« — Bon!... bon! alors nous voilà jolis! fit le curé en retournant ses poches. Sept & quatre font onze, onze & dix en réserve, vingt & un... Vingt & un, ce n'est guère! s'il pouvait attendre... Mais, tu dis qu'il est vieux, ton protégé, Mion? Voyons donc un peu... Qu'y a-t-il au garde-manger pour la fête? »

« — Dame! il y a deux miches de pain, du fromage sec, et... un jambon, que la vieille Roânek a envoyé à monsieur. »

« A ces mots, le curé a levé sur ma tante un regard tout étonné, & presque riant, presque fâché, il s'est écrié d'un ton de reproche :

« — Comment, Mion, tu as un jambon ici, et tu ne trouves pas le moyen de faire la charité à ton vieux pauvre? Ah! je ne te reconnais plus là, mon enfant. »

« Et ce lendemain-là, acheva le jeune garçon avec orgueil, nous avons mangé du pain et du fromage! mais monsieur le curé n'a pas dit la grand'messe avec ses vieux souliers troués!... Il a eu beau gronder... ma tante a bien ri, va!... Voilà! tu sais maintenant pourquoi il n'y pas de tableau dans l'église, n'est-ce pas, Joseph? »

« Ah! par Notre-Dame-d'Auray!... je veux qu'il y en ait un, le plus vite possible, » se dit le peintre avec tant d'élan que son exclamation fit tourner la tête aux deux enfants; puis, essuyant une larme, il se glissa sans être vu hors de l'église. Ce fut alors pour entreprendre une vraie course au hasard; car, dans son cerveau enthousiaste, passaient les idées comme passent les dessins dans un Kaléidoscope mobile. Marchant d'un pas pressé, il revoyait les deux enfants, la petite église nue & tout ensoleillée; il assistait par la pensée aux dialogues du bon vieux curé & de la digne Mion. Alors, de son cœur le sourire montait à ses lèvres, en songeant à l'effet produit par l'entrée d'un joli tableau dans cette petite église si pauvre.

Depuis deux heures, il errait sans but, lorsque se présenta à lui un sentier débouchant sur une sapinière en amphithéâtre.

Là, le pays changeait complètement.

Aspirant avec délices les effluves balsamiques qui l'enveloppaient, il escalada le mont... Arrivé sur le plateau, il s'arrêta en extase... En face de lui se détachaient les ruines d'un vieux couvent. Les murs, bizarrement dentelés, crénelés par le temps, se découpaient en sombre bistré sur un ciel d'un éclatant azur. Par les ouvertures agrandies des portes dégradées, s'élançaient de folles branches d'arbres, cachant leurs troncs nouveaux derrière le mur édenté.

A droite, une niche de pierre, où reposait une Vierge de marbre blanc. Son front était couronné de fleurs; de son cou pendait un chapelet de gros grains de verroterie, reflétant en mille nuances les rayons du soleil.

A gauche, était jetée sur la terre, mais entourée d'une grille, une pierre tumulaire, sans croix, ornée d'un grand géranium à fleurs rouge sang.

Or, notre peintre avait entendu dire en Bretagne, que, dans certaines localités, une tombe sans croix, ainsi rejetée du cimetière, était un signe de malemort.

Mais, alors, pourquoi si près d'une statue de la Vierge? La singularité même de ce contraste, le rendait doublement attractif. Aussi, fut-ce avec une vraie joie d'artiste qu'il ouvrit son album.

« Que cette Vierge est jolie! pensait-il; pas un grain de poussière sur ces perles. Il y a là un mystère... je voudrais bien savoir... »

Tout en devisant mentalement de la sorte, il dessinait. Une heure passa; et l'esquisse allait être finie, lorsque, tout d'un coup, une ombre se projeta sur son ouvrage.

L'artiste leva la tête.

Devant lui, était arrêtée une jeune fille, une enfant, qui, des yeux, semblait dévorer le croquis.

Le jeune homme sourit, et tourna l'album, afin qu'elle put voir à son aise.

C'était une fillette d'une quinzaine d'années, une frêle & délicate plante indigène.

Trois choses frappaient le regard, dans cette mignonne créature hâlée par le soleil & la mer : les yeux, les cheveux, l'air.

Elle avait les yeux verts, mais d'un vert d'une incroyable transparence, sous leurs longs cils noirs. Son visage effilé, quelque peu mystique, donnait une grandeur impossible à ces yeux, dont le contour s'enfuyait en mourant vers des temps d'une pureté parfaite.

Au soleil, leur pupille se teintait des reflets de l'émeraude... Rien de beau comme ces yeux-là ! Les cheveux noir bleu, étaient retenus à grand-peine par un peigne, dont les longues dents laissaient échapper çà & là de grosses boucles soyeuses.

Rien de riche comme cette chevelure !

Avec un air d'infante, cette fillette portait une robe écourtée, dont la nuance rouge seyait à ravir à son teint mat.

A sa main, se balançait un petit panier plein de violettes fraîches.

« Voilà mon tableau ! pensa l'artiste en admiration. Décidément, sainte Anne d'Auray protège le vieux curé. »

Après un silence causé par le grand air réellement extraordinaire de cette étrange petite, le jeune homme hasarda quelques mots, sur le ton que l'on prend, lorsque à portée de la voix est un oiseau que l'on craint de voir s'envoler.

« Vous avez là de bien jolies violettes, dit-il, vous les vendez, mon enfant ?... »

Arrachée à sa contemplation, la petite tressaillit et leva sur le peintre un regard inquiet; puis, bientôt, semblant rassurée, elle répondit résolument :

« Oui, & je veux bien vous en faire un bouquet. »

Aussitôt elle tira de son panier du fil & des ciseaux; &, sans embarras, s'asseyant à terre, elle se mit à l'ouvrage.

Ses gestes empreints d'une inimitable grâce donnèrent au peintre l'envie de la dessiner ainsi; mais sa noblesse sauvage aurait pu s'en effaroucher; il n'osa pas. Causons d'abord, se dit-il :

« Vous êtes d'ici, ma petite? fit-il, ayant l'air tout occupé de ses crayons; quel est votre nom ? »

— Annek ! répondit-elle, sans lever les yeux.

— Un joli nom !... et vous vendez des fleurs ?...

— Oui, monsieur.

— Beaucoup de bouquets tous les jours ?...

— Un ou deux, c'est selon.

— Oh ! c'est bien peu; alors le restant de vos fleurs est perdu ?...

— Perdu ! perdu ! Eh bien, et ma Madone ? »

s'écria l'enfant en levant vivement ses grands yeux courroucés sur son interlocuteur.

La jeune fille se signa dévotement, en jetant sur la Vierge un regard d'angélique amour.

« Pourquoi, reprit l'artiste en croyant l'apaiser, pourquoi ne lui faites-vous pas une couronne de ces belles fleurs rouges ? » Et il désignait les géraniums de la tombe.

Annek fit un bond qui envoya les violettes d'un côté, le panier de l'autre.

« Oh ! scanda-t-elle les yeux pleins d'éclairs; mais vous ne voyez donc rien ? il y a du sang sur ces fleurs; la tombe n'a point de croix... cela ferait pleurer ma sainte Vierge ! »

A ces mots, le peintre fit place à l'écrivain; & celui-ci, entrevoyant l'histoire de la tombe, voulut savoir; mais, pour cela, il fallait calmer la fillette...

« Je ne suis pas d'ici, dit-il doucement; je ne sais rien en effet, mon enfant; pourquoi y a-t-il du sang sur ces fleurs ? »

— Qu'en sais-je, moi, répondit Annek, c'est papa qui le dit; & il n'en dit pas plus !

— Que fait-il votre père ?

— Il est pêcheur.

— Ah ! et où demeurez-vous ?

— Là-bas, derrière les ruines du couvent. »

Aussitôt le peintre chercha le moyen d'arriver au pêcheur; ce moyen, ce fut l'enfant qui le lui donna en lui offrant le bouquet.

Il le prit, & en même temps il tendit à la fillette une pièce d'argent.

« Qu'est-ce que cela ? dit-elle en faisant un mouvement de recul.

— Mais c'est le prix de mes fleurs. »

L'enfant se redressa de toute sa hauteur; son regard devint magnifique de mépris.

« Je ne vous ai pas demandé la charité, je pense ! exclama-t-elle avec éclat. Si vous n'avez pas deux sous, gardez votre pièce... je vous donne le bouquet, moi ! »

En cet instant, elle faisait face au soleil; la colère & la dignité l'animaient se peignaient dans ses yeux avec une telle netteté que l'artiste en fut singulièrement troublé.

« Ne vous fâchez pas ! pardon, lui dit-il, pardon, mon enfant, cet argent était pour votre Madone; avec lui, vous auriez eu une belle couronne pour elle... »

Annek haussa les épaules.

« Elle aime bien mieux mes fleurs fraîches que votre clinquant, dit-elle, d'un air de pitié; il faut penser à elle soir & matin pour les tenir toujours belles.

— Eh bien... soit ! répliqua le jeune homme, ravi de l'étrange caractère qu'il avait devant les yeux, & décidé à lui faire les plus grandes concessions pour l'étudier davantage. J'accepte votre cadeau ! mais, en retour, je veux vous donner quelque chose... Voyons, cherchez ce qui pourrait le plus vous plaire ?... »

Il y eut alors un silence; puis, tout à coup, la

figure de l'enfant s'illumina d'une teinte d'espoir ; elle sourit ; & , tandis que , rouge & pâle tour à tour son regard se faisait suppliant , elle murmura d'une voix timide en lui désignant la Vierge au Chapelet :

« Faites-moi son portrait , aussi petit que vous voudrez ; mais pour moi toute seule... »

— Ah ! bien volontiers ! s'écria le peintre , heureux de faire plaisir à cette mignonne petite . Et je le ferai bien beau , je vous le promets ! maintenant je vais vous demander encore quelque chose ; voulez-vous me mener chez votre père ?

— Demain , oui , je le veux ; ce soir , il est en mer .

— Demain... soit ! demain aussi vous aurez votre Madone . »

Avec un regard d'intraduisible ivresse , l'enfant reprit son petit panier , & s'éloigna en criant joyeusement :

« A demain , monsieur ! »

Ce lendemain-là , bien que le peintre fût en avance , il trouva la petite installée devant la Madone .

La coquette avait voulu parer son idole .

Brillante & immaculée , la mère du Sauveur revêtait sous ses blancs habits un air de fête inaccoutumé . Les grosses perles qui s'enroulaient en chapelet autour de ses longs vêtements avaient pris des reflets de rubis , de topazes & d'améthystes , sous la lumière de cierges brûlant aux deux côtés de la niche .

Un feston de lierre entourait l'ogive , coupé de place en place par de rouges grappes de sorbier .

Une couronne de violettes , emperlée de gouttes d'eau , ceignait le front de Marie , tandis qu'à terre était semé du feuillage odorant .

Ce tableau était plein de rustique poésie .

Le jeune artiste en fit compliment à l'enfant qui , sans l'écouter , lui désigna une grosse pierre moussue apportée là avec intention .

« Voilà votre siège , dit-elle d'un ton d'empressement fébrile ; moi , je vais là-bas faire des bouquets ; je ne veux voir que quand ce sera fait ! »

L'artiste se mit aussitôt à l'œuvre ; pour rendre son travail plus facile , il avait , dès la veille , ébauché une vraie toile ; & , muni de ses couleurs , cette fois , c'était un réel tableau qu'il allait exécuter .

Deux grandes heures passèrent , pendant lesquelles Annek , fidèle à sa promesse , ne bougea pas de sa place .

Enfin l'artiste l'appela .

D'un bond , elle fut devant le tableau .

Un cri étranglé par l'émotion s'échappa de sa poitrine ; elle eut un moment de stupéfaction profonde ; puis , elle joignit les mains ; ses grands yeux devinrent humides ; & elle tomba à genoux .

L'émotion première passée , elle s'écria :

« Ah ! merci , merci , monsieur ; tous les jours je la prierai pour votre bonheur ! tous les jours , à vous aussi je donnerai des violettes ! mon Dieu ,

que c'est beau ! Ah ! venez vite la montrer à mon père... »

Et avant que le jeune homme put répondre , elle enleva délicatement le tableau , & prit le chemin de sa maisonnette .

Au bout de dix minutes , ils étaient arrivés devant la porte .

Elle était fermée , mais comme le sont les portes de chaumière , la jeune fille n'eut qu'une cheville de bois à pousser pour l'ouvrir .

« Là !... je vais chercher papa , dit-elle . Ah ! mais d'abord... attendez ! »

Elle prit alors vivement un escabeau , le plaça contre le mur , faisant face au jour ; puis , y adossant l'image , elle se sauva en criant :

« N'y touchez pas ! ne restez pas devant ! il faut que le père la voie en entrant ! »

Tout cela fut plus vite fait que dit ; & le jeune homme en était encore étourdi que déjà le père d'Annek était là .

L'intention de l'artiste était , on le sait , d'arriver à connaître l'histoire de la tombe au sanglant géranium . Mais , devant la grande dignité de ce vieillard , il se sentit troublé , craignant de passer pour un curieux banal , & chercha un moyen d'entrer en conversation .

Nous avons dit qu'il était modeste , & , c'est si vrai , qu'il avait oublié son charmant tableau .

Ainsi que l'enfant l'avait espéré , la première chose qui , en entrant , frappa le regard du pêcheur breton fut la Vierge au Chapelet . Il ôta vivement son bonnet de laine , & plaça un genou devant la sainte image , en poussant une exclamation de véritable admiration .

C'était un homme d'une cinquantaine d'années ; son visage , remarquablement beau , encadré de grosses boucles de cheveux gris , était empreint d'une indicible tristesse . Deux rides transversales , profondes comme un double sillon , coupaient son front intelligent & élevé . Brun , robuste , bien découpé , il avait l'aspect d'un homme franc , brave , énergique & pénétrant .

Après avoir salué la Madone au Chapelet , il se releva ; & , se tournant vers le peintre , il lui tendit la main .

« Merci à vous , monsieur , dit-il , d'un ton de franche cordialité . Merci du bonheur que vous avez voulu donner à mon enfant ; pour cela , foi de Kéradek , je suis à vous corps & cœur ! mais , ce tableau est trop beau pour nous ; &... »

— Ce tableau n'est qu'un échange que je fais avec vous , interrompit vivement le peintre . Une heure de mon temps pour une heure du vôtre , voilà tout ; & je n'ai rien à faire , moi ; vous voyez bien que tout l'avantage est de mon côté ! »

Devant l'accent convaincu du jeune homme , le pêcheur ne put retenir un sourire .

« Vous avez vraiment , monsieur , dit-il en secouant la tête , une façon singulière d'entendre les affaires , je ne vous conseille pas , dans votre intérêt , d'en conclure souvent de semblables . Mais , nous

réglons plus tard ; ma fillette m'a dit que vous vouliez me parler ; me voici, & tout à vous, je le répète. »

Le jeune peintre exprima alors au pêcheur le désir qu'il avait d'entendre l'histoire de la tombe abandonnée.

A cette demande, le front du père d'Annek se plissa ; mais ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair ; il passa la main devant ses yeux, &, se tournant vers sa fille, il lui dit d'une voix douce : « Va-t-en mignonne, va ! la bergeronnette ne reste pas là où l'arbre est battu par l'orage, va ! tout à l'heure tu reviendras. »

L'enfant jeta un regard de regret sur la Vierge, embrassa son père ; & comme elle allait s'éloigner :

« Emporte cette Madone, lui dit-il ; tu la prieras pendant ce temps pour la tombe au géranium ! »

L'enfant s'élança & disparut avec son trésor.

« Mon Dieu ! fit le peintre que ces préliminaires avaient embarrassé, je crains d'avoir été indiscret. »

— Il n'y a aucune indiscretion là, rassurez-vous ! répliqua le pêcheur avec tristesse. Cette histoire est connue dans le pays ; & si l'on m'aide délicatement à la cacher à mon enfant, c'est qu'elle est encore trop sensible & trop jeune pour les grandes épreuves ; plus tard je serai le premier à la lui raconter, alors qu'il sera temps qu'elle apprenne à élever énergiquement les fils que Dieu lui enverra ! »

Tout en appuyant sur cette dernière phrase, le pêcheur fit asseoir le jeune homme ; &, prenant un escabeau pour lui, commença ainsi sa narration :

« Mon père était un Breton de l'antique race & avait les mœurs pures & autères de ses ancêtres. »

» Ce fut lui qui m'éleva.

» Longtemps je restai fils unique, au grand désespoir de ma mère, qui rêvait une fille, & qui se désolait de la façon toute masculine dont mon père commençait mon éducation.

» Que de fois je l'ai vue pleurer à cette époque, ma pauvre mère ! femme par excellence, c'est-à-dire toute douceur, sensibilité, délicatesse, elle redoutait tout pour moi.

» Mais, sur ce point, bien que le plus tendre des maris, mon père ne faisait pas une concession à ce qu'il appelait de la sensiblerie mal placée.

» Il faut élever les garçons en hommes, disait-il, si je te laissais faire tu me le changerais en fille !

» Et, tous les jours, dès l'âge de huit ans, j'étudiais, j'allais à la pêche ou à la chasse. Il n'y avait là, du reste, aucun danger avec un guide sûr & aimant, comme était mon père.

» J'arrivai ainsi à l'âge de treize ans, fort, hardi, vigoureux & plein de santé.

» A cette époque, ma mère très-faible, mais radieuse d'espoir, mit au monde un deuxième enfant.

» Hélas ! vaine espérance ! ce fut encore un fils.

» Néanmoins, la joie fut grande au logis, où ce

petit être rose & blond devint bientôt le Benjamin de tous.

» Ce jour-là, pourtant, fut un jour de malheur ! »

A ce passage de son récit, le père d'Annek soupira profondément ; puis, après une légère pause, il continua d'une voix émue :

« Quelques mois après cette naissance, nous perdimes mon père... Il mourut, en faisant jurer à ma mère qu'elle me confierait l'éducation de cet enfant ; ce que ma mère promit au milieu des sanglots déchirants de son immense douleur.

» Soit qu'un pressentiment de cette fin prématurée l'ait éclairé, soit simple prévoyance, mon père m'avait souvent parlé de l'avenir, &, pour mon frère, m'avait tracé une règle de conduite qui devait, sans la heurter, redresser & combattre au moral la funeste influence d'une aveugle tendresse maternelle.

» Tout alla bien pendant les premières années ; mon frère, Urbain, était si petit, si délicat, que mon intervention eût semblé un abus ailleurs que dans de rares occasions de faiblesse. Néanmoins, là, déjà, il était facile de prévoir que j'aurais à lutter lorsque le temps viendrait de rappeler la solennelle promesse faite à mon père.

» Ce moment arriva, il fut terrible ! Ma mère, jusque-là si douce, si timide, se redressa ; elle devint dure, cruelle, & se retranchant derrière son autorité maternelle, me signifia que seule elle était maîtresse, que, seule, elle entendait élever son fils.

» Urbain, dès lors, comprit qu'il était le maître.

» Bientôt la vie en commun devint intolérable. Mon frère, se targuant d'un appui qui grandissait avec ses vices, devint despote, méchant, & d'un égoïsme sans égal. Enfin, il fit si bien que, malgré ma profonde affection pour ma mère, j'en arrivai à parler de séparation.

» Ce mot, qui me brisait le cœur, fut accueilli comme l'annonce d'une fête.

» Six jours après, je partais pour Nantes, placé chez un notaire.

» D'abord, j'écrivis très-souvent à ma mère ; puis, de loin en loin. Jamais je ne reçus de lettre d'elle.

» Une seule lettre arriva chez mon patron. On m'envoyait mes papiers & le consentement de ma mère à un mariage auquel je n'avais nullement songé !

» Les derniers liens de famille étaient-ils donc si lourds que ma mère dût en arriver à les rompre de cette façon ? Je fus navré de ce dernier coup.

» L'année n'était pas écoulée, que, me sentant ainsi inutile & abandonné de ma famille, je me mariaï. Cette union fut une vraie compensation à tous les maux passés.

» Un jour, mon patron me fit appeler dans son cabinet ; mais il était avec un jeune homme ; je m'arrêtai sur le seuil de la porte.

» — Eh bien ! dit tout à coup cet individu en voyant mon hésitation. tu ne me reconnais plus,

Alain, je suis donc bien changé depuis ton départ ?

» Je me jetai dans les bras de mon frère, mais mon premier mot fut pour ma mère.

» Urbain me regarda d'un air étonné.

» — Comment ! s'écria-t-il d'un ton que je n'oublierai jamais, tu ne sais pas qu'elle est morte il y a deux ans ; elle avait d'ailleurs tout vendu là-bas ! Je n'ai plus rien, absolument ; si tu ne peux m'offrir quelque chose, il ne me reste plus qu'à me faire soldat !

» Ces cyniques paroles me furent répétées plus tard, alors je n'avais entendu que ces mots : Elle est morte il y a deux ans !

» Morte, ma mère ! & je n'étais pas là !...

» Plus tard je pensai : Ah ! qu'elle a dû souffrir !

» Il fallut tout l'amour de ma bien-aimée femme, toutes les naïves caresses de mon Annek, pour adoucir cette nouvelle douleur.

» Pauvre mère !

» Le soir même de ce jour, mon frère refusait notre modeste hospitalité, & s'éloignait en emportant tout l'argent que nous avions amassé en vue de l'avenir d'Annek.

» Quelques années passèrent encore sans que j'entendisse parler de lui.

» Au moment fatal où cela devait arriver, ma femme venait de m'être enlevée. Dieu, je dois l'en bénir, avait voulu épargner à cette sainte la douleur de partager ma honte !

» Un matin, une dépêche télégraphique me fut envoyée d'Angers.

» Voici sa teneur laconique & terrifiante :

« Urbain Kéradek, soldat au *** de ligne, tra-duit devant le conseil de guerre siégeant à Angers, réclame instamment la présence de son frère. »

» Je faillis tomber à la renverse ; mon frère, sur le banc des criminels... un Kéradek !...

» Éperdu, fou de désespoir, je courus chez moi, je confiai ma fille à une voisine sûre, & je partis en hâte.

» Devant moi se dressait le fantôme de mon père, dont les yeux versaient des larmes de sang.

» D'une main, il contenait son cœur brisé dans sa poitrine ouverte, tandis que, de l'autre, il évoquait le passé ; le passé, qui rayonnait d'abord à mes yeux, puis se couvrait tout à coup d'un long crêpe noir.

» Je voyais son père, ses frères, lui-même, tous vieux soldats pleins de gloire & d'honneur ; tous si grands dans notre souvenir par leurs vertus, leur probité, leurs actions d'éclat ; je les voyais baisser la tête, & aller voiler leurs yeux humides sous le fatal crêpe qui les enroulait de ses lugubres plis.

» C'était horrible !

» En arrivant à Angers, j'étais évanoui.

» Le lendemain seulement, je repris connaissance ; aussitôt je me rendis chez le général. Il était absent. J'allai en hâte à la prison militaire,

au conseil de guerre, je ne pus entrer nulle part ! Enfin, je trouvai un officier auquel j'exposai franchement la situation.

» En m'écoutant, il pâlit.

» J'arrivais trop tard !... trop tard de quelques heures !

» Mon frère, reconnu coupable de désertion d'un poste d'honneur, avait été condamné & passé par les armes le matin même.

» Mon frère... déserteur... un Kéradek !... »

A ce souvenir, le vieux pêcheur s'arrêta ; un profond sanglot souleva sa poitrine ; deux larmes lourdes & silencieuses comme la honte, ardentes comme la lave, sillonnèrent ses joues hâlées.

Le jeune peintre le supplia de suspendre son récit.

« Non ! non ! nous touchons à la fin ; laissez-moi terminer, au contraire. »

Essuyant son visage, il reprit d'une voix creuse :

« Il s'agissait pour moi de savoir pourquoi mon frère avait déserté ; comment il était mort. Cette fois, je remplaçais mon père ; & la vision du passé me dictait mon devoir.

» Hélas ! tous les renseignements, tous les rapports du conseil, tous les témoins... même à décharge ! tous étaient unanimes... mon frère était un lâche ! »

Ce mot terrible sortit comme un cri de la gorge sèche du pauvre Kéradek. D'un mouvement de sympathique intérêt, le peintre prit sa main, qu'il serra doucement. Cette main était froide comme la main d'un cadavre !

Il y eut alors un moment de silence que le jeune homme ne rompit qu'avec effort ; car il était profondément ému.

« Assez ! assez ! votre courage est à bout ! dit-il doucement ; d'ailleurs, je comprends tout, à présent... c'est lui qui est là-bas, sous le géranium de la Madone, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, c'est lui ! répondit le père d'Annek en s'efforçant de reprendre du calme ; lui, que je n'ai pas voulu mettre en terre sainte... car, pour atténuer sa faute, le malheureux a osé insulter à la mémoire sacrée de notre mère, en l'accusant de n'avoir point su l'élever en homme !

— Vous voyez bien, monsieur, termina le pêcheur, qu'il faut que je conte cette histoire à ma fille avant son mariage. »

Quelques jours plus tard, notre jeune artiste, devenu l'ami du pêcheur & de sa fillette, regagnait son atelier parisien, & s'écriait, en souriant à son album enrichi de trois croquis ravissants :

« Décidément, je nommerai le jour de mon ascension : la Journée aux trois Madones ! & je les ferai par ordre de vue ; je leur dois bien cela !

» La première, Notre-Dame-d'Auray, pour mon brave curé.

» La seconde, la Vierge aux Perles ; celle-là pour mon tableau d'exposition.

» Et enfin, la troisième, pour moi, ce sera : la Madone aux yeux verts. »

M^{me} L. MAX,

HISTOIRE D'YSEULT

(SUITE.)

V

Dès le lendemain, Hector revint, & Yseult le reçut avec moins de trouble, mais avec un attendrissement plus profond que la veille. Plus que la veille encore, son visage exprimait une amère mélancolie; il n'en était encore ni à l'habitude de la douleur, ni à la résignation qui l'adoucit, ni à la foi qui la rend aimable, & qui jadis donnait à Tobie cette patience que l'Écriture Sainte admire : *Il ne se plaignait pas que Dieu l'eût frappé de cécité.* Hector était frappé, mais non soumis, & son silence comme sa parole, son attitude, trahissaient une impatience secrète, une irritation contenue, résultats du malheur qui attristaient plus peut-être que le malheur lui-même.

Il s'était assis sans parler, & il rêvait, les mains étendues vers la flamme. Yseult n'osait prendre la parole : l'embaras, la pitié, la crainte qu'une femme éprouve souvent devant l'homme qu'elle aime, fermaient ses lèvres; autrefois elle avait avec Hector l'innocente & douce familiarité d'une amitié d'enfance; mais le malheur avait développé chez elle des sentiments nouveaux, & l'ardent besoin qu'elle éprouvait de le soulager, de le consoler, de lui être agréable, la rendait timide : le silence, voile de l'âme, tombait sur son émotion; ce n'est pas ce que l'on ressent le plus vivement qui s'exprime le mieux.

Madame de Breuille remarqua ce silence des deux jeunes gens & voulut le rompre.

« Je n'ai pas entendu votre voiture, dit-elle à Hector; vous m'avez surprise. »

— J'ai fait atteler le traîneau; il y a, dit-on, beaucoup de neige : il faut bien varier ses plaisirs... »

Il s'interrompit & passa la main sur ses yeux.

« Pardonnez-moi, ma tante, & vous, ma bonne Yseult : je suis bien maussade... j'ai eu ce matin une émotion. »

— Quoi donc, mon ami ?

— Les ouvriers de l'usine ont eu la malencontreuse idée de me féliciter, me féliciter! de ma guérison... Ils sont venus avec leurs contre-mâtres; ils m'ont fait un discours, ils ont parlé de leurs

travaux, du fer, de la forge, du feu, d'Esculape, de Vulcain... c'était très-ampoulé, très-mythologique, très-bête, le maître d'école du village avait passé par là... Eh bien ! en les écoutant, j'ai senti si profondément mon malheur, je me suis vu si misérable, si nul, si inutile, si inférieur au moindre d'entre eux, que, pour toute réponse, j'ai pleuré... mes yeux sont encore bons à cela... »

Il ne put continuer : il pleurait encore.

« J'ai affligé mon pauvre père, reprit-il, & je me le reproche... j'ai affligé ces braves gens, & j'en suis fâché... je vous afflige aussi, vous si bonnes pour moi... je ne suis plus capable d'autre chose. »

— Nous pleurons avec vous ! dit vivement Yseult; nous sommes heureuses de votre confiance, n'est-ce pas, maman ?

— Certainement, dit-elle; vous avez de vrais amis, mon cher Hector, & peu à peu ils vous feront oublier ce grand malheur : il vous reste tant de biens ! vous n'avez pas perdu ceux que vous avez aimés !

— Dieu merci ! mais ils souffrent ! Voyez mon pauvre père ! & ma cousine Yseult, je l'ai entraînée dans mon malheur : l'accident lui a été funeste comme à moi.

— Je ne regretterais rien, dit Yseult, si...

— Si ?

— Si je vous voyais résigné, mon cousin, & un peu content de vivre pour votre père, pour nous tous...

— Vous êtes bonne, Yseult ! je vous intéresse donc encore, infirme, dépendant ? »

Elle n'osa répondre ; sa mère dit avec douceur :

« Vous ne pouvez pas douter de notre amitié, cher Hector; je vous aime depuis votre enfance, je vous ai vu sur les genoux de votre excellente mère, disparue si jeune, & ma fille vous porte tout l'intérêt qu'on doit à un parent, presque à un frère. »

Il parut satisfait; son visage se rasséna un peu.

« Vous me permettrez de venir vous voir souvent ? Je pourrai penser que ma présence ne vous est pas importune ? »

— Importune ! vous seriez mille fois injuste...

— Écoutez, dit madame de Breuille, il faut donner un but à vos visites; nous lirons, nous tâcherons de nous intéresser à quelque étude...

— Ah! ma tante, vous pensez à Huber & à ses abeilles!

— Nous ne sommes pas assez savantes pour imiter cet exemple-là; mais enfin, l'histoire, la littérature nous offriront des distractions aimables... puis, un peu de musique, des promenades en été, & les jours se passeront.

— Vous ne savez pas, dit-il avec force, ce que c'est que de les passer dans une obscurité éternelle! Pourtant, ma tante, j'accepte votre programme, & je suis reconnaissant, bien reconnaissant de la bonté avec laquelle vous vous occupez de moi... Vous avez raison, je le sens, il faudra sortir de ces tristes pensées qui m'absorbent... J'en deviendrais fou! Tenez, ma tante, commençons; lisons!»

Yseult prit une *Revue* qui se trouvait sur la table; elle la feuilleta & elle lut un article sur la guerre de Crimée, qui finissait à peine. Quelques aperçus politiques, des anecdotes, une description des maux qu'entraîne la guerre, un tableau vif & terrible de ces tranchées où tant de braves soldats ont péri, formaient la trame de cet article; Hector y saisit surtout ce qui se rapportait à sa position: ces dangers, ces blessures, l'obus éclatant & semant la mort autour de lui, le frappèrent; il dit en soupirant:

« Que d'hommes souffrent sur la terre!

— Lisons autre chose, » dit vivement Yseult.

Elle trouva un petit travail littéraire, une étude sur Pascal, & la lut à son auditeur attentif. Elle lisait bien, d'une voix douce & avec d'intelligentes nuances; Hector parut distrait, intéressé, amusé, & elle fut heureuse.

« Je vous remercie, » dit-il à Yseult en s'en allant.

Le traîneau l'emporta, & il fit nuit aussi pour elle: la vie & la lumière s'en étaient allées. Sa mère la regarda, appuyée contre la porte du vestibule, suivant des yeux la trace du cheval dans la neige, rêveuse, immobile, & sa mère soupira.

Hector revint presque tous les jours, & le conseil affectueux de madame de Breuille ayant porté ses fruits, il résolut de s'appliquer à une étude suivie. Il aimait les recherches historiques: dès son enfance il avait commencé à collectionner des monnaies, des armes, des livres qui avaient rapport à son pays natal, il revint à ces idées d'autrefois, & bientôt, la table d'Yseult plia sous le poids des lourds in-folios traitant du Hainaut, le vieux Jacques de Guyse, Oultreman, le chevalier d'Épinoy, George de Hemricour & George Châtelain. Elle lisait docilement les chroniques, écrites en style gothique; elle prenait des notes, elle faisait consciencieusement les recherches généalogiques sur les comtes d'Avesnes & leurs alliances; elle s'enfonçait dans ces travaux arides sans témoigner aucun ennui, & vraiment elle ne s'ennuyait pas. L'intérêt qu'Hector avait pris à cette étude, la puissante distraction qu'elle lui fournissait, lui donnaient aux yeux d'Yseult beaucoup de charmes,

& elle en vint à s'éprendre des hauts faits de Jean d'Avesnes & des bizarres aventures de Bouchard, son fils, le clerc-chevalier, Madame de Breuille, que ces savantes dissertations amusaient peu, intervenait quelquefois avec une autre lecture: elle prenait un article de son journal favori, *l'Union*; elle empruntait à monsieur de Pontmartin quelque critique littéraire, ou elle tentait de faire vibrer une note à la fois plus grave & plus douce: elle lisait un article d'Ozanam, un fragment détaché de Lacordaire, une page de l'évêque de Poitiers. Yseult écoutait, le frond incliné, ces religieuses paroles, harmonie connue qui avait de l'écho dans son âme; Hector applaudissait à l'éloquence, à la limpidité de ce langage, mais c'était tout: Paris & l'École l'avaient imprégné d'indifférence, sinon d'hostilité.

Souvent, madame Duport & Suzanne accompagnaient Hector & son père; alors les in-folios ne s'ouvraient pas, les cahiers restaient fermés, & la musique prenait la place de l'histoire, Suzanne alors remplaçait Yseult. Musicienne née, comme une Italienne ou une Allemande, elle jouait, elle chantait avec une grâce, un entrain, une facilité qui charmaient les auditeurs, & Yseult mal douée de ce côté-là, l'enviait parfois, lorsqu'elle voyait ces petites mains courir sur le clavier, jouer avec le même goût, la même sûreté, la musique la plus brillante ou la plus sévère, Rossini ou Beethoven, & surtout lorsque cette voix perlée, cristalline, si juste & si jeune, évoquait les plus poétiques visions dans le plus ravissant des langages, car la musique est puissante, non par ce qu'elle dit, mais par ce qu'elle fait rêver. Et, le piano abandonné, Suzanne redevenait une petite fille, douce, gentille, aimable, étourdie & ignorante comme on l'est à son âge, mais simple, insouciant de sa beauté & de son talent comme on l'est rarement. Alors, Yseult se reprenait à l'aimer. Le lendemain revenaient les in-folios & les arbres généalogiques, & cette vie d'étude qu'Yseult aimait, car elle donnait un intérêt aux monotones journées d'Hector, quand il lui disait avec entrain:

« Nous allons tâcher aujourd'hui de débrouiller les origines du château d'Estroëungt; on le croit d'origine romaine, nous verrons cela! »

Elle était satisfaite, puisqu'il souriait, lui qu'elle avait cru ne plus voir sourire, & qu'elle lui était bonne à quelque chose, elle qui s'était crue à jamais inutile.

Le dimanche, madame de Breuille, d'après une vieille coutume, rassemblait tous ses voisins; on jouait, on faisait de la musique, un souper terminait la soirée; le curé, la marquise, Valentine & la maîtresse de la maison y parlaient de leurs pauvres; les hommes s'entretenaient des intérêts du pays, les femmes, des petites nouvelles, des petits travaux féminins; on échangeait des livres & des journaux, & Hector, après quelques refus & quelques hésitations, reparut avec son père dans ces réunions, & sembla y prendre plaisir; Yseult s'y

plaisait, & redevenait comme autrefois aimable & enjouée; les habitudes de la vie reprenaient ainsi leur empire, & étendaient quelques rameaux fleuris sur l'arbre & l'arbrisseau foudroyés.

VI

Madame de Breuille sortait d'une longue conférence avec un homme âgé, qui venait de repartir en cabriolet, au grand trot d'un beau cheval gris; elle rentra dans sa chambre, se mit un moment à genoux sur son prie-Dieu, priant, rêvant, réfléchissant tout à la fois; elle ouvrit *l'Imitation*, son recours habituel, lut quelques lignes, &, comme une personne qui prend une grande résolution, elle passa au salon où elle devait trouver Yseult.

Celle-ci travaillait à l'aiguille auprès de la table où gisaient les gros livres, & sur l'un deux s'éta-
lait un cahier de papier-tellière, chargé d'écriture.

« Voyez, maman, dit-elle, j'ai enfin réussi à mettre sur leurs pieds toutes les abbesses de Maubeuge, non sans peine, mais Hector sera bien content! »

Madame de Breuille jeta les yeux sur la liste qui commençait à sainte Aldegonde, an du Seigneur 630, & finissait à Florence-Adrienne de Lannoy, déportée en 1793; elle la posa sur la table & dit avec douceur:

« Cela ne t'ennuie pas trop ? »

— Oh! non, maman.

— Oui, à cause du but, je conçois, tu veux contenter ce pauvre Hector, mais enfin, après ? »

Yseult regarda sa mère avec surprise: ses yeux, & c'était ce qu'elle avait de plus beau, exprimaient un étonnement & une tristesse extrêmes:

« Ma chère Yseult, lui dit sa mère, je crains d'avoir été bien imprudente, & je m'en accuse. J'ai laissé grandir ton affection pour Hector: vous me sembliez destinés l'un à l'autre; vos âges, vos fortunes, vos goûts, tout était d'accord, c'était le désir de mon beau-frère, c'était le mien, mais on doit toujours compter sur un malheur... Il est venu... Hector a été horriblement frappé, & toi aussi, ma pauvre, ma chère enfant, tu as cruellement payé ta dette à l'infortune... j'ai cru que ces circonstances rapprocheraient Hector de toi & qu'il ne tarderait pas à demander la main de celle qui lui montrait un si pur dévouement. Plus d'un an s'est passé & Hector nous témoigne de l'amitié, il reçoit nos soins, il t'associe à ses études, il prend une grande part de ta vie, mais il ne montre pas le désir de te lier à la sienne... &, malheureux, dépendant, je le trouve beaucoup moins expansif qu'au temps où l'avenir était à lui... Que penses-tu de cela ? »

Yseult avait rougi & des larmes coulaient sur ses joues.

« C'est vrai, dit-elle avec abattement, je pense...

j'ai cru comprendre que mon cousin s'imaginerait qu'une femme ne serait pas heureuse avec lui. Il se trompe bien.

— Une femme, c'est possible, une étrangère, mais Yseult, qui le console, l'égaie...

— Ah! maman, je ne désire rien de plus: qu'il me doive quelques sourires, quelques instants d'oubli, qu'il apprenne à ne pas désespérer de son sort, c'est assez pour moi.

— Ma pauvre Yseult, tu sacrifies ton avenir & ton repos à un enthousiasme du cœur; cet enthousiasme, les gens de mon âge l'appellent folie, sais-tu ?

— Qu'est-ce que je sacrifie, maman? quel avenir peut avoir une pauvre fille boiteuse, disgraciée ? Il n'y a que les mères, qui aiment toujours & en dépit de tout.

— Tu te trompes, répondit madame de Breuille avec une nuance d'orgueil; d'autres aussi peuvent apprécier les dons de l'esprit, les qualités du cœur. Notre voisin, monsieur Advenier, sort d'ici: sais-tu ce qu'il était venu faire? il me demandait ta main pour son fils aîné, pour Albert, qui vien d'être nommé au parquet d'Avesnes, Albert te connaît depuis longtemps, il t'aime, & il a lui-même tant de qualités aimables & estimables que...

— Maman, je refuse! dit Yseult avec énergie. Vous ne l'exigez pas, n'est-il pas vrai ?

— Je le devrais peut-être, répondit madame de Breuille avec tristesse, je le devrais pour ton bonheur, mais je suis faible pour toi... & ton pauvre père avait pour principe qu'il fallait, en fait de mariage, laisser une grande part à la liberté humaine. Seulement, réfléchis!

— Maman, toutes les réflexions m'amèneraient au même résultat: j'épouserai Hector, mon ami d'enfance, s'il me demande; sinon, je vivrai beaucoup pour vous, un peu pour lui: je serai pour lui l'œil qui lit, la main qui écrit, cela me suffit.

— En ce moment de jeunesse & d'enthousiasme cela te suffit, ma fille, mais plus tard, plus tard ? Avec Albert, tu aurais une famille, des enfants, des devoirs chers & saints.

— Ma mère, j'irais à l'autel avec Albert que je songerais à Hector; Hector est malheureux, c'est là ce qui m'attire & me fixe. Si demain il était heureux, il me semble que je reprendrais toute la liberté de mon cœur.

Madame de Breuille soupira profondément; elle éprouvait ce que madame de Staël a senti & exprimé: la timidité de l'affection maternelle devant les passions de la jeunesse; elle se tut, mais plus tard, le soir, le lendemain, elle revint à la charge avec la même douceur, la même raison tendre qui rencontrèrent les mêmes refus.

VII

Cette même pensée qui poursuivait madame de Breuille tourmentait aussi le père d'Hector, & le

désir de donner à son fils une compagne dévouée, de lui assurer à toujours ces yeux, cette main, ce cœur, qu'un autre pouvait lui ravir, était chez lui constant autant qu'énergique. Il s'étonnait que, depuis longtemps, son fils ne l'eût pas chargé d'une ambassade auprès d'Yseult & de sa mère, & enfin, à bout de conjectures, fatigué d'attente, il l'interrogea. Hector tourna vers lui ses yeux sans regard, & il dit froidement & fermement :

« Jamais, mon père ! associer une femme à mon triste sort, ce serait un crime.

— Mais une femme qui t'aime à l'avance, qui ne demande qu'à se dévouer ?

— Les femmes sont mobiles, frivoles ; ce qui plaît aujourd'hui dégoûtera demain ; le dévouement volontaire deviendra alors un pesant sacrifice, je ne veux pas m'imposer, jamais !

— Mais à Yseult, si bonne pour nous, répéta le pauvre père, comme si le nom d'Yseult eût été un talisman.

— Pas plus à Yseult qu'à une autre : je suis plein de reconnaissance & d'attachement pour elle ; je sens ses bontés, mais je ne la riverai pas à ma destinée ; je ne veux pas qu'on plaigne ma femme d'être ma femme ; tout plutôt que cela !

— Mais si un autre demandait, épousait Yseult ? Il me semble que le jeune Albert Advenier pourrait bien avoir quelque idée sur elle ?

— Soit ! je me résignerai, ce sera une peine de plus, je perdrai l'illusion que j'ai sur elle, mais j'aime mieux qu'elle m'abandonne que de la sentir

à mon côté, mélancolique & soutesant le poids de la chaîne. Tout a été brisé en moi, excepté ma fierté ; permettez, mon père, que je la garde.

— Mais, malheureux enfant, tu renonces, par entêtement, à toute félicité intérieure ; tu fais peut-être de la peine à Yseult, tu m'en fais une très-vive, à moi, car enfin, si je venais à manquer, que deviendrais-tu ?

— Ne parlons pas de cela, mon père ; l'idée de vous perdre m'est insupportable ; mais insupportable aussi la pensée que je ne pourrais protéger ma femme, qu'il faudrait toujours recevoir & ne jamais donner. J'aime mieux qu'Yseult regrette de n'être pas à moi plutôt que desupposer qu'elle trouve le joug lourd, que son mari infirme l'ennuie & qu'elle voudrait revenir sur le passé & reprendre sa liberté. J'aime mieux qu'elle en épouse un autre, Albert, si vous voulez, que de la supposer triste avec moi & à cause de moi !

— Chimères !

— Non : craintes légitimes ; il faut l'affection d'un père pour supporter... »

Il n'acheva point ; son père voulut insister ; il se leva & interrompit le discours ; peu après, il quitta la chambre & descendit au jardin par un escalier qui était familier à ses pas ; monsieur Vouvray le suivit des yeux & se dit :

« Il paraît bien égoïste, le pauvre enfant, mais il est si malheureux ! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MARTHE & MARIE

(SUITE.)

IV

Il faisait un froid vif, un soleil doux & pâle & une jolie brise du nord, le jour où nous allâmes chez notre voisin de Tressol. J'étais plus gaie que de coutume ; j'aimais ce paysage, cette scène d'hiver : les toits qui scintillaient sous la glace, les fumées bleuâtres à l'horizon, les oiseaux aux plumes ébouriffées, qui cherchaient des baies racornies dans les taillis, les maisons silencieuses, aux fenêtres bien closes, & les stores brillants que le froid avait mis sur chaque vitre.

La route qui conduit de Vermont à Tressol n'est

ni montueuse, ni accidentée. Elle serpente à travers champs sur une surface bien plane ; c'est un véritable chemin de velours qui domine le val étroit & sombre, au fond duquel se trouve la forge de ma tante. Un large ruisseau, qui parcourt le vallon, fait travailler des moulins, des usines. Car, si l'agriculture fleurit sur la hauteur, c'est à l'industrie que les habitants des bords de l'Alose doivent l'aisance & le bien-être. Mais ce jour-là, le cours d'eau dormait emprisonné sous la glace, & les grandes roues des moulins attendaient, immobiles, qu'une brise plus tiède vînt à souffler sur la rivière. Ce calme si complet, ce sommeil, ces sentiers déserts, ce deuil que portaient les choses & les êtres invitaient au recueillement, & le silence, troublé seu-

lement par la hache des bûcherons, était, pour ainsi dire, contagieux, aucun de nous ne parlait. Ma tante avait l'onglée, Étienne regardait la campagne; Irène, emmitouflée & rencognée au fond de la voiture, nous cachait son joli visage; Albéric, assis auprès du cocher, conduisait les chevaux, & se laissait absorber par cette occupation; moi je songeais à mademoiselle de Condat; j'allais la voir enfin, la connaître, l'aimer; il me semblait que nous devions nous comprendre à première vue, & je fondais de grandes espérances sur les merveilleux effets de la sympathie.

Il nous fallut vingt minutes à peine pour arriver à Tressol. Le château est bâti sur un monticule gazonné & planté d'arbres fruitiers; au nord s'étend un parc qui va rejoindre un bois de haute futaie, lequel se perd dans les profondeurs de l'horizon. Ce château qu'on aperçoit de fort loin, la prairie, le parc, les arbres séculaires de la forêt, une rivière artificielle qui promène ses eaux sur du sable fin, & dont les bords sont émaillés de fleurs charmantes, font ressembler ce paysage à une gravure de keepsake. C'est frappant, surtout en été, lorsqu'une végétation luxuriante remplace la glace & le givre: alors, sur le gazon épais & velouté, sur les degrés du perron à double escalier tournant, dans les petites îles où les cygnes dorment à l'ombre des saules, on cherche involontairement du regard ces enfants frais & roses, & ces belles jeunes femmes aux longues robes traînantes que les peintres anglais aiment à placer dans les tableaux qui représentent des scènes de la *haute vie*.

Monsieur de Tressol vint nous recevoir avec ces façons nobles & engageantes que ma cousine appelait des grâces surannées, & qui me faisaient songer à ces gentilshommes d'autrefois dont ma tante se plaisait à nous entretenir. L'aimable vieillard nous conduisit dans un salon chauffé par des calorifères &, en même temps, égayé par un grand feu qui flambait dans une cheminée de marbre noir, dont les sculptures dataient de l'époque de la Renaissance. Cette pièce n'était habitée que durant la mauvaise saison, tout le prouvait: le plafond, peint à fresque, représentait une gracieuse allégorie de l'hiver. Ce même hiver se retrouvait, sous différentes formes, dans cinq ou six tableaux. Ici, l'on avait peint la campagne couverte de neige, là des coteaux nus, sans feuillage, sans verdure, des oiseaux aquatiques sur des étangs glacés, des briconniers visitant leurs traquets, des tondeurs de haies armés de cisailles. Les meubles, les tentures épaisses, les sièges entièrement capitonnés, le tapis où les pieds s'enfonçaient comme dans la grande herbe, avaient été choisis avec soin par un vieillard frileux.

Trois portes vitrées ouvraient sur une terrasse exposée au midi, & bordée d'une haie vive qui se composait d'arbustes remarquables soit par leurs feuilles persistantes, comme le laurier, le thym, l'alizier, le rhododendrum, soit par leur bois de nuances éclatantes & variées, tel que le genêt d'Espagne

aux tiges vert émeraude, le cornouiller rouge, & de jolis framboisiers dont les rameaux étaient d'un bleu violacé.

Lorsque nous entrâmes, monsieur de Condat était debout auprès de l'âtre. Il me parut beaucoup plus jeune que monsieur de Tressol; mais il n'avait point la physionomie ouverte & le front épanoui du baron; sa voix était grave, sa figure triste, son regard sombre & morne; de temps à autre, les muscles de son visage se contractaient comme s'il eût éprouvé une douleur soudaine & passagère, mais ce mouvement convulsif était très-rapide.

De nous tous, il ne connaissait que monsieur de Presles, auquel il fit un accueil assez cordial. L'atmosphère tiède & légèrement parfumée rendit à ma tante la bonne humeur & l'entregent que le froid lui avait fait perdre; elle causa beaucoup avec entraîné & affabilité. Après avoir transmis au baron les compliments de mon grand-père, qui n'avait pu nous accompagner, elle fit l'éloge du château, dont la situation était aussi agréable que pittoresque.

« Oui, dit monsieur de Tressol, cette demeure convient bien à deux vieillards qui cherchent dans les souvenirs de jeunesse leurs meilleures distractions, qui voudraient pouvoir rappeler le passé & qui fuient le monde, où ils feraient trop mauvaise figure; mais c'est un séjour bien triste pour la douce enfant qui partage notre solitude. »

Madame Denèvre, saisissant la balle au bond, s'empessa de parler de mademoiselle de Condat.

« Marthe va venir, lui répondit le baron, elle a profité de ce pâle soleil pour visiter les serres & faire le tour du jardin. Ce salon, chaud comme une étuve, ne lui convient guère, elle le fuit volontiers; mais on a dû lui annoncer votre visite... & la voici, ajouta-t-il en ouvrant lui-même une des portes vitrées. »

Nous aperçûmes alors dans le jardin sans verdure, une jeune personne en robe de taffetas noir. Elle marchait vite sous les arbres raidis par le froid, & venait à nous d'un pas aussi léger que sa démarche était gracieuse. Elle effleurait le sol, & c'est à peine si le givre craquait sous son pied. Une sorte de mantille espagnole en dentelle noire protégeait sa tête nue & ses épaules. Elle entra tenant à la main des roses rouges, & je la regardai avec émotion; ses traits étaient d'une délicatesse extrême, sa peau fine & transparente, ses lèvres très-rouges, sa bouche sérieuse; elle avait une forêt de cheveux d'un blond doux & clair.

Naturellement ondes & plantés en perfection, ils couronnaient un front éblouissant de blancheur; cette chevelure d'un blond si pâle & de ce genre de coiffure qu'elle avait adopté la faisaient ressembler à un pastel de Latour. Mais ce qui donnait à ce frais visage un caractère original & piquant, c'étaient les yeux. Ils me parurent sombres comme la nuit, je veux dire: ils étaient de la couleur du ciel durant les nuits sans lune & sans nuages. Je

compris pourquoi madame Denèvre avait demandé si mademoiselle Marthe louchait; ma chère tante n'aimait point l'originalité sous quelque forme qu'elle se présentât, & ces yeux d'un bleu si foncé la choquaient, elle voyait là quelque chose à reprendre, sans savoir quoi, bien précisément.

La jeune fille, après nous avoir salués tous, s'assit auprès de moi, & me remercia gracieusement d'être venue. Sa voix avait une douceur, un charme qui me touchèrent; mais quand il fallut répondre, je ne pus que rougir & balbutier.

Pourtant j'avais bien des choses à lui dire, mais je n'osais, elles étaient trop expressives, ce n'est point ainsi que l'on parle à une étrangère.

« Marie, s'écria ma tante, répondez donc à mademoiselle. Que va-t-elle penser en vous voyant rouge comme une pivoine & incapable d'ouvrir la bouche? »

Rien ne pouvait me faire plus de peine que d'être traitée ainsi en présence de mademoiselle de Condat, je désirais tant qu'elle voulût bien me considérer comme une personne raisonnable! Mais ce n'est pas tout, Albéric, toujours railleur, voulut faire de l'esprit & ajouta :

« Oh ! maman, ne la grande point, pauvre cher baby ! le chat a pris sa langue. »

Monsieur de Tressol eut pitié de ma confusion, & s'empressa de donner un autre tour à l'entretien. Ce n'était point un profond penseur, il avait plus de simplicité & de naturel que de finesse & de profondeur dans l'esprit; mais il causait agréablement; & je l'écoutai avec plaisir. Mademoiselle Marthe ne dit que quelques mots, mais ils étaient remplis d'à-propos & de grâce. Quant à monsieur de Condat, il parla moins encore que sa fille; sa conversation était tout à fait insignifiante, & le maître du château ne semblait point l'écouter avec plaisir: une ou deux fois même, il l'interrompit sans façon. Ma tante, je l'ai dit déjà, se montra fort gracieuse & fit en grande partie les frais de l'entretien; mais ce fut monsieur de Presles surtout qui sut animer la conversation; jamais je ne l'avais entendu s'exprimer avec autant de verve, d'esprit & de chaleur; jamais je ne l'avais vu si gai, si heureux, si souriant, je ne le reconnaissais plus.

Le soleil se couchait lorsque nous revînmes à Vermont; la lune en son premier quartier dessinait dans l'azur un croissant pâle & mince; le vent du nord était tombé, le froid était moins vif, & la voix douce, monotone, pleine d'hésitation d'un pauvre oiseau se faisait entendre au milieu de ce profond silence. C'était le tout petit roitelet qui chantait en dépit des frimas.

J'écoutais avec plaisir son refrain mélancolique, mais Irène, qui se souciait aussi peu du roitelet d'hiver que du rossignol de mai, couvrit la voix de ce courageux petit barde des neiges.

« C'est bien fâcheux, dit-elle, que monsieur de Tressol ait de semblables amis. Il serait agréable d'entretenir avec lui quelques rapports; il est si

bon... distingué aussi malgré sa prédilection pour les vieilles modes ! Mais pourquoi s'est-il coiffé de gens aussi bizarres ? J'avoue qu'auprès de ceux-ci je ne suis point du tout à l'aise; mademoiselle Marthe m'étonne, me déplaît, & le visage sinistre de monsieur son père me glace le cœur & l'imagination.

— Vraiment, mon cher bijou, répliqua ma tante ce ne sont pas les beaux esprits qui se rencontrent, ce sont les esprits droits. Croirais-tu que je pensais exactement ce que tu viens de dire ? Oui, monsieur de Condat a dans la figure quelque chose qui vous glace. Il a, au suprême degré, ce qu'au temps de ma jeunesse on nommait un air fatal. »

Étienne se mit à rire.

« Il paraît que vous trouvez ceci fort drôle, lui dit aigrement ma tante.

— Mais, madame, répliqua-t-il, vous ne voudriez pas que je prisse autrement cette simple plaisanterie.

— Une plaisanterie, mon cousin ? Je ne plaisante pas du tout.

— Ma chère maman, fit Irène d'une voix très-douce, vous savez que notre cousin a sur ce point des idées arrêtées. Lorsqu'il est chez le baron, il admire tout, les yeux fermés & de parti pris.

— Eh bien ! ma colombe, laissons cette discussion & dis-moi... Crois-tu que ces étrangers demeurent longtemps à Tressol ?

— Que puis-je vous répondre, maman ? Je ne voudrais point préjuger la question, mais si l'on me disait qu'ils on fait un bail à vie, je serais tentée de le croire.

— Le vieux baron en paraît bien infatué, n'est-ce pas, ma fille ?

— Sans doute, chère maman, tous ceux qui approchent mademoiselle de Condat sont infatués d'elle; demandez pourquoi à Marie, qui la regardait avec des yeux... !

— Il est vrai que cette jeune personne est plus jolie que nous ne l'avions cru d'abord; elle ressemble à ce portrait de marquise poudrée & enrubanée que j'ai dans ma chambre. Cela ne te frappe-t-il pas, Irène ?

— Oh ! si, maman, vous avez bien raison de comparer cette demoiselle à une belle peinture, car comme on dit à vèpres : *Os habent & non...* Monsieur Étienne, soufflez-moi donc, s'il vous plaît, je suis au bout de mon latin. »

Elle éclata de rire, s'appuya sur l'épaule de sa mère, qui la baisa au front, en l'appelant encore sa tourterelle, & toutes deux s'entretenirent à demi-voix, les mains passées dans le même manchon.

Quelques jours après, monsieur de Tressol nous pria tous à diner. Cette invitation me causa autant de surprise que de plaisir, je désirais tant revoir Marthe ! Ma tante & Irène partagèrent mon étonnement & ma satisfaction. Elles voulaient bien médire des hôtes du baron, mais elles ne pouvaient accueillir ses marques de politesse avec indiffé-

rence. Il était, à tous égards, le plus grand personnage du pays, & il est toujours flatteur de recevoir les avances de celui qui prend le pas sur tous les autres. Pour moi, je ne songeais qu'à Marthe, & je ne cachais point du tout mon contentement, lorsque madame Denèvre déclara d'un ton péremptoire qu'elle ne me conduirait pas à Tressol.

« Mais, madame... voulut dire Étienne.

— Mais, monsieur, interrompit-elle, croyez-vous qu'il m'est agréable de voir mademoiselle demeurer bouche béante lorsqu'on lui adresse la parole? Nous avons eu ce joli spectacle l'autre jour, il me semble que cela suffit.

V

« Marie, je vais à la forge, je n'y resterai qu'une heure, tu ferais bien de m'accompagner, ce serait une jolie promenade; le soleil est tiède, le ciel tout bleu, & la première alouette a chanté ce matin, me dit mon grand-père, un des derniers jours de février. »

J'avais un rhume assez violent, & je n'étais pas sortie depuis une semaine; aussi cette proposition me fit grand plaisir, & je partis toute joyeuse. Nous prîmes un sentier qui traversait un bois taillis & descendait en tournant jusqu'au fond du val. Dans cette petite forêt exposée au midi, le soleil répandait une chaleur printanière, mais l'ombre couvrait déjà le ruisseau, & commençait à gagner la forge.

« Nous arrivons trop tard, me dit mon aïeul, il fallait venir quand le soleil brillait sur les rochers; à présent le froid doit être vif là-bas; l'Alose est encore glacée, & tu sais comme le vent s'engouffre dans ce passage. Tu devrais m'attendre ici, j'irais vite & je ne ferais que toucher barre. Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, & bien que l'on ne t'ait jamais laissée seule dans la campagne, tu ne saurais ressentir la moindre crainte. Vois, l'on domine la forge & le sentier, tu ne me perdras pas de vue, pour ainsi dire. »

Je fis tout ce que voulait mon cher grand père, &, pendant qu'il descendait le coteau, je m'appuyai au tronc branchu d'un frêne, & je regardai autour de moi avec quelque curiosité.

Le bois sans feuilles n'était ni triste ni muet, on eût dit qu'il se réveillait de son long sommeil de l'hiver, j'entendais des bruits vagues, légers, mystérieux; le lézard frétilait sur les roches moussues; quelques papillons, aux ailes ternies, déchirées, essayaient leurs forces, les scarabées se traînaient sur les feuillés mortes; les geais me saluaient de leurs cris aigres, & un bouvreuil, qui voyait déjà quelques bourgeons sur l'aune & le tremble, entonnait son doux chant, un peu triste, un peu voilé, mais agréable & mélodieux.

Les mousses avaient des teintes d'émeraude, les coudriers se couvraient de chatons dorés; sous leurs rameaux flexibles, on apercevait des violettes sauvages, &, plus loin, s'épanouissait le rustique daphné.

De petits écoliers, attirés par ces voix d'oiseaux, ces douces senteurs, ces fleurs hâtives, couraient dans les taillis, & se disaient follement que le printemps était venu. Et dans mon cœur aussi une voix murmurait: Voici le printemps. Il arrivait en effet, le beau printemps de ma vie, & des jours de soleil allaient succéder à cette longue nuit, dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors.

Mon grand-père était presque au bas du coteau lorsque je le vis s'arrêter, saluer, & sortir du chemin pour faire place à une jeune & jolie personne, qui vint à moi avec une vivacité charmante. C'était Marthe de Condat.

Quelle bonne rencontre! dit-elle en me tendant la main d'assez loin. Je suis si contente de vous voir enfin!

— Je le suis bien davantage! m'écriai-je du fond du cœur.

— Est-ce vrai? fit-elle d'un air de doute. J'aurais cru le contraire. Il me semble que vous me fuyez. Mais aujourd'hui vous ne m'échapperez pas, vous voilà prise comme dans un blé.

Elle fit un signe à un vieux domestique qui l'accompagnait, & cet homme gravit lentement le coteau, tandis que Marthe me serrait encore les mains.

» Expliquons-nous un peu, me dit-elle. Vous ne nous avez point fait l'honneur de venir dîner à Tressol, la semaine dernière; pourquoi cela?

— Parce que ma tante n'a pas jugé à propos de m'y conduire, répliquai-je avec un peu de tristesse.

— Vraiment? C'est madame Denèvre? Tant mieux! J'étais si fâchée de voir que vous repoussiez toutes mes avances!

— Vos avances, mademoiselle?

— Mais oui certainement. Si j'ai pris la liberté de faire une visite à votre famille, c'était à cause de vous, pour vous voir, pour essayer d'obtenir votre amitié.

Vous trouverez, je le crains, l'aveu trop brusque & trop prématuré, mais avec vous on est bien forcé de saisir l'occasion aux cheveux.

— Quoi! lui dis-je, c'est pour moi que vous êtes allée à Vermont?

— Pour vous seule. Vous devez le savoir, mon père et moi nous ne faisons de visites à personne, nous vivons dans une solitude profonde.

— Et, par exception, vous êtes venue à moi, pauvre orpheline que vous ne connaissiez point? C'est incroyable!

Marthe sourit:

« On nous avait parlé de vous, dit-elle.

— De moi? Eh! grand Dieu! qui donc s'occupe de moi? Qui donc s'intéresse à moi? Personne... excepté vous, mademoiselle.

— Vous vous trompez: quelqu'un qui vous porte

un intérêt presque paternel, pourrais-je dire, m'a suggéré l'idée de vous faire une visite.

— Ah! c'est monsieur de Presles, je me souviens à présent. Un intérêt presque paternel... Il me considère en effet comme une petite fille dont l'éducation est à peine commencée; & s'il vous a parlé de moi, je devine bien à peu près de quels termes il s'est servi. C'est un homme sévère & rigide; & quand on est aussi austère, il est difficile de ne pas devenir intolérant. Puis, il a si mauvaise opinion de moi! Ma tante s'applique à lui faire remarquer mes défauts. Il les connaît tous, il m'en attribue même que je n'ai point, grâce à Dieu.

— Vous ne rendez pas justice à votre cousin, répliqua Marthe; s'il n'avait pas de vous une bonne opinion, m'aurait-il inspiré le désir de vous connaître?

— Certainement, m'écriai-je. Oh! je devine bien sa pensée et la vôtre aussi mademoiselle; s'il vous a engagée à venir à Vermont, c'est parce qu'il sait combien j'ai besoin de vos conseils & de vos bons exemples, c'est parce que vous avez pour amis les pauvres, les malades, les cœurs blessés, les enfants rebelles. »

» Marthe me prit la main.

» Êtes-vous susceptible? me dit-elle.

— Je ne sais. C'est probable. Oui, je dois l'être, j'ai tant de défauts; mais pourquoi cette question?

Elle fixa sur moi ses yeux si brillants malgré leur couleur sombre!

« Je ne voudrais point vous blesser, dit-elle, & cependant je tiens à vous parler avec une extrême franchise.

— Oh! mademoiselle, ne craignez jamais de me dire toute la vérité; si dure qu'elle soit, je puis l'entendre, on m'a toujours traitée si rudement!

— Eh bien, vous allez savoir exactement ce que monsieur de Presles nous a dit. Voici ses propres paroles. Il y a, au château de Vermont, une pauvre orpheline, triste, malheureuse, qui grandit dans l'ombre & dans la solitude. Son aïeul & madame Denève gémissent de la voir livrée à ses penchants; mais ils sont absorbés par des soucis bien graves, & forcément ils négligent l'éducation de cette intéressante enfant... Nul ne réprime ses passions naissantes, nul ne redresse ses opinions, ses idées, ses jugements. Elle serait excellente si elle était bien dirigée, & il est à craindre qu'elle ne devienne...

— Très-mauvaise, n'est-ce pas? Pourquoi n'achevez-vous point? Et lorsque monsieur Étienne vous parla ainsi, vous eûtes pitié de moi?

— Non, mademoiselle, ce ne fut pas de la compassion que je ressentis, mais un affectueux intérêt & je dis à monsieur de Tressol: Je voudrais connaître cette malheureuse petite fille... Je m'exprimai ainsi parce qu'il me semblait que vous étiez encore une très-jeune enfant.

— Vous deviez le croire, les renseignements vous ayant été donnés par monsieur de Presles, lui dis-je un peu piquée. »

Elle me regarda avec surprise, & continua de son air doux & grave.

« Je m'adressai donc à mon parrain & je lui dis: Combien je désirerais connaître cette pauvre jeune fille! Je pourrais, ce me semble, lui être utile. Le malheur & ses dures leçons m'ont donné de l'expérience, & je comprendrais si bien cette âme craintive qui, toujours repliée sur elle-même & livrée à ses propres forces, n'ose s'épanouir & prendre son essor! Je n'eus pas besoin d'en dire davantage, monsieur de Tressol est d'une bonté charmante, il m'approuva, entra dans mes vues, & me fournit un moyen de faire votre connaissance.

— Mais alors, interrompis-je, ce procès?

— Le procès nous servit beaucoup, mon excellent parrain étant assez riche pour faire, sans balancer, de ces petits sacrifices. Du reste, à votre insu, vous lui avez rendu un service véritable, car il n'est de pire condition que celle de plaideur. Puis, car il faut tout dire, monsieur de Tressol a consulté mon intérêt autant que le vôtre, & il a pensé que je trouverais une consolation dans cette amitié.

— Oh! lui dis-je, que vous êtes bonne, & combien je vous aimerai, vous qui prenez tant de part au bonheur de votre prochain!

— Hélas! murmura-t-elle, c'est le seul qui me reste. »

Je la regardai, & je vis qu'elle souffrait intérieurement. J'éprouvais une compassion profonde, mais je n'avais point encore le droit de partager ses chagrins. Voulant absolument l'acquiescer, ce droit précieux, je lui demandai:

« Comment ferons-nous pour nous voir?... Pour nous voir souvent? Car votre présence me sera maintenant nécessaire, indispensable? Je ne puis aller seule à Tressol; & vous venez de me le dire, il n'est point dans vos habitudes de faire des visites.

— Je parlerai à mon parrain, & il trouvera bien le moyen d'arranger les choses, me répondit Marthe. Mais êtes-vous bien occupée? Vous sera-t-il possible de me donner quelques heures chaque semaine?

— Chaque jour, si vous le vouliez, mademoiselle, j'ai du loisir à ne savoir qu'en faire.

— Vraiment? A votre âge? Vous m'étonnez. Cependant vous étudiez quelquefois, n'est-ce pas?

— Jamais. Que pourrais-je étudier, s'il vous plaît? Depuis un an, je n'ai plus d'institutrice.

— Quoi! si jeune, vous ne cherchez pas à vous instruire?

— Elle ressemble à Étienne, me dis-je avec un peu de dépit. Ils ont les mêmes idées, les mêmes principes, la même morale austère, & tous deux ne voient en moi qu'une enfant maussade & mal élevée. Marthe reprit.

— A défaut d'occupations plus sérieuses, vous avez les soins du ménage.

— Nullement, mademoiselle, je ne me mêle point de ces choses, ma tante & ses gens ne le

souffriraient pas d'ailleurs. Ils me savent si maladroite, si inexpérimentée !

— En ce cas, vous travaillez pour les églises, pour les pauvres ? »

Je secouai la tête.

« Alors vous devez lire beaucoup ? »

— Non certes, madame Denèvre n'aime point les livres.

— Au nom du ciel, comment donc employez-vous votre temps ? Vous faites de la musique, peut-être ?

— Ah bien ! oui, ce seraient de beaux cris autour de moi si je m'avisais de m'asseoir au piano. On prétend que je n'y connais rien, que j'ai l'oreille aussi fausse que l'esprit, & l'on ne me permet plus d'étudier. C'est peine perdue, me dit-on. Je le crois aussi, & j'en suis bien fâchée, car j'aime beaucoup la musique.

— Moi aussi, dit Marthe, je l'aime, & l'on assure que je joue assez bien. Si vous y consentiez, je vous donnerais quelques leçons de piano. Ce prétexte nous permettrait de nous voir au moins une fois par semaine. »

Je la remerciai avec effusion, & comme mon grand-père venait nous rejoindre, je me hâtai de lui faire part de la proposition de mademoiselle Marthe. Lui aussi fut enchanté & s'écria avec émotion :

— Que vous êtes bonne, mademoiselle de vous intéresser à ma pauvre Marie ! J'espère que vous ne regretterez point de lui avoir témoigné tant de bienveillance, c'est un esprit inculte ; mais un excellent petit cœur. »

Pendant le dîner, nous parlâmes à ma tante des leçons de piano.

« Comment ! dit-elle, Marie voudrait apprendre la musique, à son âge ? Quel caprice ! Et mademoiselle de Condat prendra-t-elle la peine de venir donner ses leçons ici ? C'est peu probable. Il faudra donc que Marie aille à Tressol plusieurs fois par semaine ; qui l'accompagnera ? Tous nos gens sont surchargés de travail,

— Il y a un moyen d'arranger les choses, répartit mon aïeul. Je pourrais conduire la petite à Tressol & de là me rendre à la forge. Ce ne serait pas prendre un très grand-détour. »

Ma tante ne trouva rien à objecter, & comme elle reçut le lendemain une lettre fort gracieuse de son voisin le baron, qui la pria de vouloir bien me permettre d'aller quelquefois faire de la musique avec mademoiselle de Condat, il fut convenu que mon grand-père me conduirait à Tressol, le lundi & le jeudi de chaque semaine.

Ces visites que je fis régulièrement à Marthe furent mes premiers instants de vrai bonheur, & rien ne pourra les effacer de ma mémoire. C'était à une heure de l'après-midi que nous partions, mon aïeul & moi, dans un vieux berlingot auquel ma tante donnait le nom de coupé.

Si Étienne était venu déjeuner à Vermont, il nous accompagnait & descendait à la forge avec

monsieur Denèvre. Des froids rigoureux avaient succédé à ces beaux jours arrivés si prématurément ; mais le temps le plus détestable ne pouvait me retenir au logis. Lorsqu'il neigeait, nous prenions un traîneau ; à mon avis, alors la fête était complète. Nous traversons sans bruit la plaine toute blanche. Sur cette blancheur uniforme, on ne distinguait ni routes ni sentiers ; mais nous avions pour point de repère les arbres qui bordaient le chemin, & une petite source qui nous montrait, au milieu de ses eaux murmurantes, de belles touffes de cresson, & sur ses bords une herbe pâle que les lièvres affamés brouaient avidement. D'autres fois, le vent tiède fondait la glace, elle tombait en larmes brillantes de la tête des arbres & des maisons rustiques. Alors les moulins, les usines des bords de l'Alose travaillaient avec bruit, & sur la hauteur, les paysans commençaient à se répandre dans la campagne.

Si le temps le permettait, Marthe venait nous attendre au bas de la prairie. Elle saluait monsieur de Presles trop froidement, trop cérémonieusement ; mais elle répondait avec une affabilité charmante aux compliments de mon aïeul. Je descendais, & nous nous dirigeons en courant vers le château, tandis que mes compagnons de voyage tournaient brusquement à droite, & se rendaient au fond du val. Ils passaient trois ou quatre heures à la forge, puis mon grand-père y laissait Étienne, & venait me prendre pour me ramener à Vermont.

Que ces après-midi me semblaient courtes !

Comme le temps passait vite ! Souvent il fallait abrégé la leçon de piano, et quelquefois la supprimer tout à fait. Je la prenais toujours, dans la chambre de mon amie, & c'est là encore que j'étudiais et que nous cautions, quand on ne pouvait se promener sur la terrasse.

La chambre de Marthe ne ressemblait guère à la plupart des appartements de jeunes filles, nids de colombes soyeux & doux, où l'on ne trouve que des choses gracieuses & riantes. Ici, il y avait de l'originalité, du disparate même. C'était bizarre, & cependant rien n'offensait le bon goût. Les sièges, d'une forme raide et sévère, contrastaient avec les dessus de portes, jolies peintures en camaïeu d'un bleu tendre ; les porcelaines de la cheminée avaient deux ou trois siècles de moins qu'une vaste armoire chargée de sculptures, & le petit piano droit, tout battant neuf, faisait ressortir l'antiquité de deux lampes en bronze qui avec leurs figures d'enfants ailés, de papillons, de faunes et de bacchantes, paraissaient venir en droite ligne de Pompéi.

Monsieur de Tressol ne vous a point traitée en pensionnaire, dis-je un jour à mon amie. Cette chambre ne conviendrait guère à une ignorante petite fille ; elle se trouverait même assez mal logée au milieu de ces objets d'art, qui pour elle, n'auraient aucun prix.

— Ce n'est pas mon parrain qui m'a donné cette

chambre, répondit Marthe. C'est moi qui l'ai choisie & meublée, & tout ceci, à l'exception du piano qui est un cadeau de monsieur de Tressol, a été pris dans le garde-meuble & les greniers du château. N'est-il pas vrai, qu'avec ces meubles de rebut, j'ai su faire quelque chose d'assez original? Mon parrain s'est moqué de moi, de ma science économique. Il me raille ainsi chaque fois qu'à force d'industrie je l'empêche de faire quelque dépense à mon occasion. Mais c'est à quoi je m'applique sans cesse, malgré lui & en dépit de ses épigrammes; il a été si bon pour nous, nous lui devons tant! »

Jamais Marthe ne m'avait parlé ainsi. Cela semblait à une confiance, & elle ne m'en avait point fait encore. Ce jour-là, elle ne m'en dit pas davantage; mais plus tard elle m'ouvrit tout son cœur. Pauvre chère Marthe! l'histoire des malheurs de sa famille peut se raconter en quelques mots: Monsieur de Condat avait perdu, dans des spéculations hasardeuses, sa fortune, une partie de sa raison & l'avenir de sa fille. Celle-ci était fiancée quand vint la ruine, une ruine complète, & le mariage fut rompu. Monsieur de Tressol, le seul ami de ces infortunés, les recueillit chez lui. Monsieur de Condat, devenu hypocondriaque & un peu monomane était dans l'impossibilité absolue de se livrer au moindre travail; mais la bonne Marthe faisait tout ce qui dépendait d'elle pour payer l'hospitalité que lui donnait le baron. Elle surveillait les domestiques, dirigeait la maison, & remplaçait avantageusement la meilleure des femmes de charge.

« Je dois bien remercier la divine Providence qui nous a envoyé un semblable bienfaiteur, me disait-elle. Sans lui que ferions nous? que deviendrait mon malheureux père? Si vous saviez combien il est bon, mon vénérable parrain! Croiriez-vous que, dernièrement, il voulait me marier & me doter par conséquent. J'ai refusé, cela va sans dire; sa fortune appartient aux enfants de sa fille & je ne puis les frustrer. Mais surtout je ne saurais abandonner mon père. Je passerai mes jours dans ce château, sinon heureuse, du moins bien calme.

— Alors nous ne nous quitterons jamais, m'écriai-je, car je ne me marierai pas non plus. Ma tante assure que personne ne voudrait me souffrir & se charger de moi. Nous resterons donc toujours ainsi affectueusement unies. Mais, ma chère Marthe, n'aurez-vous jamais d'autres distractions que celles dont vous vous contentez à présent? Votre existence sera-t-elle constamment triste & solitaire? Ne pourriez-vous pas changer un peu le genre de vie que vous avez adopté? »

La jeune fille secoua la tête.

« Vous êtes comme mon parrain, dit-elle: il voudrait que je cherchasse des occasions de me distraire; il m'engage à faire des visites à nos plus proches voisins, mais c'est impossible. Il vaut mieux fuir toute société que d'aller exciter la curiosité, la malignité, que de nous faire calomnier peut-être. Or c'est ce qui arriverait. Les bizarreries de mon pauvre bien aimé père seraient très-remarquées, & l'on ne saurait venir ici sans s'apercevoir de toute l'étendue de notre malheur. Madame votre tante n'a vu ce bon père qu'une fois, & pourtant je suis sûre qu'elle a remarqué combien il a... la tête faible.

— Non, Marthe, je ne crois pas; elle a fait quelques remarques, mais elle n'a point deviné la vérité.

— Mais vous, Marie, vous n'avez pu manquer de comprendre...

— Oh! moi, vous savez que je n'ai point l'esprit d'observation, & puis j'ai si rarement l'honneur de parler à monsieur de Condat.

— Monsieur de Presles est plus pénétrant que vous, reprit Marthe pensive; ce que je vous dis ici il l'a deviné depuis longtemps.

— Lui sans doute, il a dû s'apercevoir... mais vous n'ignorez point, chère Marthe, que c'est un ami auquel on peut se confier.

— Assurément, dit-elle d'un ton froid. » puis elle parla d'autre chose.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

FILET DE VEAU A LA RUSSE

Faites couper le filet en côtelettes, de manière qu'il n'y ait que la noix de la côtelette attachée à l'os. Ayez de la mie de pain sèche & fine, du fromage de Parmesan râpé. Trempez les côtelettes dans de l'œuf battu, puis dans la mie de pain & le fromage mêlés; faites cuire, à petit feu, dans du beurre, & servez en y mêlant un soupçon de beurre frais.

PRÉSERVATION DES FOURRURES

Trempez dans de la térébenthine quelques feuilles de papier, posez-les, lorsqu'elles sont sèches, au milieu des fourrures & des lainages conservés durant l'été.

La térébenthine est l'agent qui, dans les musées d'histoire naturelle, sert à préserver les fourrures des animaux empaillés.

REVUE MUSICALE

Fantasio — Le Roi Carotte — La Trouvaille — Compositions nouvelles

ALFRÉD DE MUSSET fut un charmant poète, mais un poète léger, fantaisiste, se prenant à la brise qui souffle, à l'oiseau qui chante, à l'enfant qui passe. Une œuvre sérieuse lui eût semblé tout un monde à créer, & il se souciait plus d'un rayon de soleil que d'une illustration de philosophe. Il avait ses heures de tristesse & de découragement, ses heures d'insouciance & de folie. Sa plume fraîche & alerte écrivait en se jouant, *Un Caprice, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, Fantasio*, & cent autres esquisses de la vie intime, ou des rêveries de son esprit fantasque.

Alfred de Musset n'était pas l'homme des méditations patientes ni des examens laborieux. La réflexion lui devenait une fatigue qui irritait son tempérament nerveux. Il eût fallu pour cela plier sa muse aux exigences de la raison ; il aimait mieux la laisser errer au gré de la fantaisie. Aussi cette nature prime-sautière, vive & instable, se contenta d'un cadre restreint & orné, où elle enfermait des créations légères, au lieu de s'élançer dans des champs vastes qui lui eussent apporté une gloire durable.

Les compositions d'Alfred de Musset, sauf son volume de poésies où il y a de fort belles choses, sont des riens charmants bâtis sur des pointes d'aiguilles. Hélas ! il faut bien l'avouer, le temps, de son aile impitoyable, emportera ces feuillets comme le pollen des fleurs & le sable des déserts.

Fantasio, lors de son apparition, n'a pas eu le même succès que les autres proverbes de l'auteur. Ce n'était ni un épisode de la vie réelle, raconté spirituellement, ni un rêve poétique dû à l'inspiration du moment ; c'était tout simplement une courte fable à laquelle la grâce de l'esprit & la finesse du mot prêtaient quelque charme. Offenbach, ce musicien du monde léger, ce roi du théâtre chantant, cet artiste-oiseau qui saute gaïement

de branche en branche, se posant tantôt sur le chêne & tantôt sur le rosier, Offenbach seul pouvait chercher, sinon trouver, dans cette fantaisie fugitive, la matière de trois actes.

Un jeune étudiant de Munich, poursuivi par ses créanciers, se réfugia audacieusement dans le palais du prince de Bavière, au moment où le fou de la jeune Elsbeth, fille de l'Altesse Sérénissime, vient de mourir, circonstance encore inconnue des personnages de la cour.

Prendre le masque & les grelots du bouffon, c'est pour *Fantasio* l'affaire de quelques minutes. Le déguisement, la voix, l'accent, l'esprit du nouveau venu sont tellement semblables à ceux du mort, que personne ne soupçonne une feinte. Le duc de Mantoue, fiancé de la princesse, s'y trompe comme les autres. Aussi l'étudiant, qu'anime un sentiment caché de jalousie, lui décoche-t-il les traits les plus acérés de sa verve sarcastique. La beauté, la grâce & l'aimable caractère d'Elsbeth ont enchaîné le cœur frivole de *Fantasio*, dont elle seule connaît la supercherie.

Il y a dans la pièce un épisode comique de perruque enlevée, sur lequel le musicien a brodé une musique assez originale.

Cependant, la pluie vient après le soleil, les heures sombres après les heures joyeuses.

Une circonstance inattendue révèle au prince de Bavière la petite intrigue dont il a été la dupe. Reconnu, arrêté, emprisonné, *Fantasio*, de fou qu'il était, devient victime de son imprudence. Ce ne sont plus les grelots qui accompagnent sa verve étincelante, c'est le bruit des verrous qui sert de basse à ses lamentations ; mais, comme au théâtre la fin justifie les moyens, Elsbeth obtient la grâce de *Fantasio*, le duc de Mantoue s'en retourne piteusement dans ses États, & l'étudiant de Munich épouse la fille de son prince.

Sur cette donnée, on pouvait faire une opérrette ; mais il était impossible d'élargir l'action

possible, à l'auteur de la musique, de créer un morceau de ce genre sur les paroles qui ont été choisies? Ce vers seul peut donner une idée du sujet auquel il fallait assujettir la musique?

Vers le tombeau marchant dans les ténébres.

Quoique le compositeur ait essayé de relever la monotonie de la valse par le passage alternatif du mode majeur au mode mineur, il n'a pu habiller de rose ou de bleu un thème destiné à se couvrir d'un voile de deuil. Nous ne saurions trop engager mademoiselle Marie Sarazin à choisir avec plus de soin les paroles auxquelles elle doit appliquer son talent délicat & correct.

*.

Le recueil de cantiques, à une ou plusieurs voix, de mademoiselle H. Wild, est une œuvre d'art; il y a beaucoup à louer & peu à critiquer dans cet ouvrage, l'harmonie est à la fois simple & savante; on y retrouve les traditions pures des grands

maîtres allemands. Chacune des douze mélodies qui composent cette création possède à un haut degré le cachet religieux, la grâce & l'expression touchante qui sont les caractères de la prière.

Il serait trop long d'énumérer une à une ces pages remarquables mais nous pensons que si nos lectrices avaient, sur leur piano, ce recueil dû à un talent réel, elles y trouveraient à la fois un aliment précieux & une étude nécessaire.

Qu'on nous permette cependant une critique bienveillante. Les accompagnements de mademoiselle Wild, qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la science, reproduisent peut-être trop souvent la partie de chant destinée à la voix. Nous sommes en cela de l'avis des maîtres qui pensent que l'accompagnement ne doit être qu'un accessoire, autrement ce serait le chanteur qui remplirait le rôle secondaire. Quelques auteurs classiques ont usé de ce moyen que les juges sérieux en fait d'art ont généralement désapprouvé.

MARIE LASSAVEUR.

LE PÈRE, SON FILS & LE ROITELET

FABLE

Sous le dais rembruni d'une épaisse forêt,
Où les troncs élancés de mille pins antiques
Ouvraient les profondeurs de leurs vastes portiques,

Un enfant vit un roitelet.

Il dit à son papa : « Pourquoi la Providence
A-t-elle donc voulu placer ce nain royal
Dans un lieu si peu propre à mettre en évidence

Le faible chant d'un petit animal ?

Mon bon papa, je trouve, quand j'y pense,
Qu'il serait beaucoup mieux, pour dire sa chanson,
Sur le sommet de quelque humble buisson. »

Le père allait parler, lorsqu'enflant sa poitrine,
Se redressant comme un chantre de chœur,

Le roitelet, d'un air vainqueur,

Fit éclater les sons de sa voix argentine,
Qui, grossissant sous la voûte des bois,
Retentissait au loin, plus forte de dix fois
Qu'elle n'aurait été sur la rase colline.

Chez cet enfant, qui s'était trop hâté,
En admiration se changea le murmure.

Il reconnut alors la grande vérité :

Que tout est bien dans la nature.

Que n'en est-il ainsi dans la société !

J. HALDY.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Tu ne comptes pas, ma chère Florence, que je t'enverrai, une année comme celle-ci, de grands récits des fêtes & des plaisirs qui ont égayé notre carnaval ?

Et pourtant, jamais cette joyeuse époque ne s'est passée plus rapide & plus agréable pour tes amies parisiennes qui s'occupent même, en ce moment, d'en organiser la contre-partie pour la mi-carême.

Voyons, ne te scandalise pas avant de m'avoir entendue!... Je conviens qu'après tant de malheurs publics & particuliers, tant de revers, tant de ruines, tant de deuils, il est malséant de se réjouir, & de se parer pour courir bals & fêtes, absolument comme si cet hiver était un hiver semblable aux autres et comme si notre pauvre pays était en joie, en liesse!...

Mais il ne s'agit ni de bals ni de danse; je veux te parler simplement d'une fête charmante que son but te fera certes *excuser* de grand cœur, & quelque farouche & rigide que puisse être ton patriotisme, j'espère que tu ne nous garderas pas rancune du franc plaisir que nous y avons pris lorsque tu sauras de quoi il s'agissait...

Allons, je ne te ferai pas languir par un plus long préambule: La fête en question était... une vente, organisée par nous au profit d'une œuvre... — utile & méritoire, crois-le-bien!... & dont je te dirai le motif tout à l'heure.

Adrienne, l'âme de cette fête, nous avait prêté son grand salon vert, où chacune de nous avait convoqué, pour le lundi gras, le ban & l'arrière-ban de ses connaissances.

Ce salon est immense & il avait été décoré, avec le goût que tu connais à notre amie, de buissons, de fleurs & d'arbustes rares, au milieu desquels s'élevaient nombre de charmantes petites boutiques dont Thérèse, Marie, Lucie, Berthe, Pauline & moi étions les marchandes, aidées de quelques jeunes filles & jeunes femmes de la société d'Adrienne & de la nôtre.

Chacune de ces marchandes portait un travestissement en rapport avec le contenu de sa boutique.

Ainsi, c'était une *Napolitaine* qui débitait des citrons, des oranges & des sorbets glacés.

Une ravissante *Chinoise* vous offrait des éventails de laque, des écrans, des magots, des potiches & du thé venant en ligne directe... ou indirecte de Pékin!...

Une petite *Hayanaise* d'une dizaine d'années, vendait cigares & cigarettes aux pères & aux frères traîtreusement attirés dans ces parages dangereux pour leur bourse.

Un *Chaperon rouge* donnait sans remords, aux gourmands, les galettes, multipliées à l'infini, qu'elle aurait dû porter à sa mère-grand.

Il y avait jusqu'à une belle *Paysanne bourguignonne* qui faisait commerce de bûches de cire et de coton; puis une petite *sorcière* menteuse qui vendait, à prix d'or, des noix magiques dans lesquelles on ne trouvait que des vérités plus ou moins malicieuses, au lieu des merveilleuses prédictions que la rusée promettait à ses trop crédules chalands!...

Marie, déguisée en *Soubrette Louis XV*, toute pimpante, la poudre aux cheveux & les mouches aux joues, vendait avec un succès extrême rubans, fleurs & nœuds, aussi variés que les nuances de l'arc-en-ciel!...

Lucie, en *Bouquetière*, avait généreusement sacrifié la moitié de ses chères plantes pour en garnir sa boutique, laquelle se vidait avec une rapidité justifiée par les manières accortes de la marchande.

La petite Pauline parfumait l'assistance en promenant des bouquets de violettes sur son éventaire enrubané.

Sa grande sœur Thérèse, vêtue en *Suisse*, débitait les petits ouvrages en bois découpé & sculpté qui nous viennent de par delà les monts.

Berthe, en *costume moyen âge*, tentait les clients avec des tapisseries dignes de la célèbre reine son homonyme.

Adrienne, en *Mauresque*, avait un resplendissant étalage de bijoux en filigrane, de babouches brodées, d'écharpes lamées, de coussins, de pastilles du sérail etc., etc.

Enfin ton humble servante, sous la coiffe de dentelle, les lunettes d'or, la robe à grands ramages & la canne à pomme d'argent de la *Vieille Poupée*, avait réuni dans une boutique, — très visitée par la population enfantine du lieu, je te prie de le croire! — les nombreux joujoux, théâtres, salon de poupée, découpures, jeux instructifs, figurines, loto, etc., que la *Poupée Modèle* a donnés depuis sa fondation, & qui se vendaient au profit de l'œuvre, de même que les jolis cartonnages chalets, coffrets, coucous, abat-jour, fac-simile d'aquarelles & de peintures à l'huile envoyés par le *Journal des Demoiselles* à ses abonnés.

Elle avait pour aides Chiffonnette, Bleuette, Rougette, Frivoline, Bellotte, toute la kyrielle, en un mot, des petites amies que tu connais...

Bref, cette soirée fut une soirée charmante.

A minuit, les boutiques étaient dévalisées de fond en comble, & les marchandes ravies compétaient leur recette avec des exclamations de joyeuse surprise.

Tu me diras peut-être : Mais si l'on avait grossi cette recette de tous les frais de costumes que vous aviez dû faire, elle eût été plus importante encore?...

Je ne le crois pas, chère amie; car d'une part, ces costumes confectionnés par nous-mêmes nous coûtaient si peu de chose que leur prix n'eût guère augmenté la recette; & d'une autre, l'attraction de notre *Fancy-fair*, comme disent les Anglais, avait doublé le nombre des acheteurs: au lieu qu'une simple vente n'eût peut-être attiré que ceux d'entre nos amis qui auraient cru, déçument, ne pouvoir faire autrement que de s'y montrer.

Ce succès nous a donné l'idée d'organiser une nouvelle fête, dans le même but, mais toute différente, pour la mi-carême.

Cette fois, c'est une loterie que nous préparons, une grande loterie intime où il y aura une avalanche de lots.

On tirera cette tombola monstre chez les parents de Lucie et de Marie; mais pour ne pas rogner l'argent de notre recette, c'est nous seules qui voulons fournir et confectionner les lots.

Chacune de nous a donc réuni à cette intention ce qu'elle pouvait posséder de bouts de rubans, d'étoffes de soie, de laine, de velours, de drap, de soutache et galons d'or, de restes de laine, de coton, de passementeries; de papier à fleurs, de papier d'argent, etc., etc.

Nous avons feuilleté, pour nous ouvrir les idées, toutes les planches d'ouvrages, passées et présentes du *Journal des Demoiselles* et de celui des *Petites Filles* et, aidées de ces inspirations rétrospectives et de ces matériaux si divers, nous nous réunissons chaque soir, depuis quelques semaines, pour exécuter, voire même inventer au besoin, des lots aussi nombreux que variés.

Notre devise étant : *dépenser le moins possible*, tu devines à quels efforts d'imagination nous nous livrons parfois pour créer *quelque chose avec rien*.

Je dois avouer, en toute humilité, qu'il nous arrive aussi, de temps en temps, de ne rien créer du tout avec quelque chose...

Pendant que nous travaillons, nos parents jouent au whist. Tout le gain de leur jeu est mis de côté pour coopérer à l'œuvre commune et ajouter une nouvelle obole aux milliards de la délivrance.

C'est, en effet, pour aider, selon nos faibles moyens, à la libération du territoire de notre pauvre chère France, que tous, nous travaillons en ce moment avec tant d'ardeur.

Ce que nos efforts réunis peuvent faire sera bien minime... Mais il n'est si peu qui n'aide, dit-on. Les petits ruisseaux font les grandes rivières et les piécettes multipliées forment à la longue les grands millions.

A toi toujours,

JEANNE.

MODES

LE grand nombre de mariages annoncés pour la semaine d'après Pâques m'invite à parler aujourd'hui lingerie & trousseaux. L'usage n'est plus, comme autrefois, du temps de nos grands'mères, d'avoir des quantités considérables de linge de toute sorte.

L'exiguïté de nos appartements s'y oppose d'abord; de plus, la facilité avec laquelle on peut renouveler son trousseau à mesure qu'il s'use, & l'avoir ainsi au goût du jour, fait qu'on est bien revenu de ces anciennes coutumes. Autrefois on faisait filer chez soi, & l'année de la naissance d'une fille,

on commençait son trousseau; ce linge, du reste, était de bien plus longue durée que celui que nous achetons journellement.

Je conseille donc d'éviter la *profusion* dans le trousseau.

On regrette souvent d'avoir employé à cet effet une somme trop considérable. Je parle, bien entendu, pour des fortunes ordinaires.

Après avoir parcouru les magasins les plus spéciaux & les plus renommés, je m'arrêterai à la grande maison de blanc, boulevard des Capucines,

n° 6, et rue Halévy, n° 8, près du nouvel Opéra.

Il y a là, un choix immense de linge de maison, parfaitement bien confectionné: draps, nappes, serviettes, etc., le tout marqué avec infiniment de goût, en broderie au plumetis, points d'armes, lettres anglaises, gothiques, couronnes, armoiries, etc.

On trouve aussi en très-belle qualité, & à des prix avantageux, des torchons, des tabliers de cuisine, de femme de chambre, etc.

J'ai vu là de charmants modèles.

Des chemises, dont la manche toute basse n'est pas rapportée & se boutonne, en croisant sur l'épaule. Elles sont en toile-batiste très-fine. Les unes garnies d'entre-deux brodés, & de valenciennes, les autres brodées, tout autour, d'une guirlande au plumetis, venant faire plastron sur le devant, en cœur; larges chiffres au bas de la broderie. D'autres plus ordinaires, de même forme, avec petites bandes anglaises ou Cluny.

Si l'on ne veut pas dépenser beaucoup, il faut les faire en percale. (Il y a justement dans ce moment d'assez bonnes occasions.) On peut simplement festonner le haut & la petite manche, & mettre, au-dessus de la dent, une petite dentelle au crochet, dont notre journal donne de si jolis modèles. Rien n'est plus solide. On passe un petit ruban ou un petit velours de couleur entre la dent & la dentelle.

Les chemises de nuit de cette maison sont aussi très-soignées. Elles sont en jolie percale, avec des entre-deux & de petites garnitures, en fin nansouk, plissées ou tuyautées, faisant double jabot. Manches larges du bas; plissés retombant sur la main. Le col est droit, avec deux petits tuyautés remontants.

Ce que j'ai surtout admiré, ce sont les jupons, dont la coupe est excellente, & l'ornementation variée & très-élégante.

Ils ont généralement un grand volant, à l'exception du lé du devant qui est assez plat. Sur le bas de ce volant se posent diverses garnitures, toutes plus jolies les unes que les autres: de petits volants plissés à plat, garnis de valenciennes, & séparés par des entre-deux de broderies ou de dentelle; ou bien un haut ourlet empsé, brodé & festonné à grandes dents.

D'autres ont des petits volants de broderie Jacquart. Quelques-uns sont à deux volants formés par des petits plis & des entre-deux de valenciennes. Au-dessus de chaque volant, mêmes petits plis posés en biais, & alternés par les mêmes entre-deux que ceux des volants.

Pour mettre sous les robes légères, on fait des jupons de mousseline à un ou deux volants, toujours posés sur un grand volant, comme je l'expliquais plus haut, ce qui soutient bien les robes.

Ces volants sont à gros plis, ou à tuyaux, garnis d'une petite dentelle; pour cet usage, on emploie

le plus souvent de l'imitation copiant les dessins anciens. L'imitation de Cluny ne fait pas mal non plus, elle est très-solide. Pour jeune fille, on fait souvent un simple ourlet.

J'ai vu pour se coiffer des petits paletots très-commodés. Ils sont en piqué molletonné, tout festonnés, ou avec bandes de broderies anglaises. Puis, de fort jolis peignoirs en nansouk. Les uns avec plaque, les autres à pli Louis XV, quelques-uns composés d'une jupe garnie en tablier & d'un petit paletot-sac. Les cols & les manches sont de formes particulièrement bien réussies. La plupart en toile batiste. Il y en a avec de toutes petites pointes rabattues qui vont à merveille. Ces petites pointes sont unies ou brodées & souvent garnies de dentelle de valenciennes, d'application, & même de point d'Alençon. C'est très-élégant, & de meilleur goût qu'un col tout en dentelle.

Pour aller avec ces cols, & mettre dans des manches de robes fendues, on m'a montré un genre nouveau.

C'est une bouffante, à laquelle est adaptée une manchette de toile empsée, posée plate jusqu'à la couture, & formant à cet endroit un gros pli double, retenu seulement dans le haut, & s'ouvrant sur la main. Cette manchette doit être garnie comme le col.

J'ai encore vu, pour porter avec des robes ouvertes, des cols plats en toile fine, entièrement rabattus, garnis d'ancienne guipure ou de vieille valencienne. On en voit aussi de même modèle tout en dentelle. Ces cols décollètent assez bas.

On coud, si l'on veut, dans l'intérieur des cols de toile, une petite dentelle remontant vers le cou.

Il y a une fort grande variété de manches. En mousseline claire, on en fait de charmantes, à volants plissés, & simplement ourlés, puis à volants garnis de dentelle, surmontés d'un bouillon dans lequel se passe un velours ou un ruban se terminant par un nœud, semblable à celui qui est placé au bas du col.

Pour l'ordinaire, la manchette plate & empsée est toujours très-comme il faut.

On porte beaucoup de fichus sur des robes montantes, ouvertes ou fermées. En tulle noir, ces fichus sont élégants & font moins d'effet qu'en tulle blanc.

Ils sont souvent à gros plis, retenus derrière par un nœud, & croisés à la taille, entrant dans la ceinture, ou s'attachant par derrière avec des pans.

Un nœud, pareil à celui du cou, se pose devant, au milieu du corsage.

Quelquefois, on le met de côté, un peu haut. Ces fichus se composent souvent d'un très-large entre-deux brodé, au milieu de deux autres en valenciennes; une dentelle assez haute les garnit en fronçant un peu. On en voit beaucoup tout en guipure ancienne, en valenciennes ou toute autre dentelle.

J'en ai même vu en crêpe de Chine plissé avec une dentelle blanche sur laquelle était cousue une frange de soie de la couleur du fichu.

J'indiquerai une nouveauté assez originale, que j'ai remarquée dans un riche trousseau ; c'est une petite casaque Pompadour en crêpe de Chine rose, avec gros pli Louis XV dans le dos.

Ce petit pardessus est extrêmement élégant. Il est très-ouvert & orné d'effilés & de haute valencienne.

Manches larges & ouvertes.

Ceci se met sur une robe de velours noir, ou de soie claire, c'est très-joli pour le soir.

Je termine en recommandant à mes lectrices une délicieuse forme de bonnet pour leurs mères.

C'est le bonnet à la *Charlotte Corday*. Le fond est très-élevé ; une grande dentelle tuyauté avance un peu devant, formant le rond, & se termine derrière, par deux bouts assez larges.

Un ruban ou un velours plié en deux sépare la garniture du fond, & se noue de côté sur la dentelle. Une grosse rose est placée sur le côté, en dessous du nœud, & fait un peu traîne. Le fond de ce bonnet est tout en dentelle. En noir, il est charmant avec roses roses.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les nouveautés pour le printemps commencent à apparaître dans les vitrines des magasins : il y a une profusion d'objets de bon augure pour l'arrangement des costumes de l'année dernière. Ces costumes vont bientôt sortir de leur caisse, & il faut songer à les rajeunir avec le plus d'économie possible.

Si vous voulez donner un aspect neuf à un costume dont les garnitures sont fanées, je vous engagerai à choisir, pour orner la tunique & les basques du corsage, une guipure... Je vous vois effrayés à ce mot *guipure* & je m'entends dire : « Les jeunes filles ne portent pas de dentelle, allez-vous donc nous entraîner vers ce luxe que vous blâmez si souvent ? »

Dieu me garde d'une semblable intention ! la simplicité à mes yeux étant la base de la toilette des jeunes filles.

Mais revenons à ma guipure. Cette guipure, afin de vous plaire, s'est faite très-modeste : au lieu de soie on emploie pour sa fabrication une laine fine qui rend très-bien le relief de la guipure.

Elle se fait en laine de toutes nuances : écarlate, marron, grise, bleue, verte, ou même de toutes ces couleurs réunies en y ajoutant la teinte rouge, ce qui produit un genre cachemire original & convenant très-bien aux jeunes filles. Ainsi, pour rafraîchir un costume gris, cette guipure ferait merveille, elle releverait la teinte de l'étoffe qui, malgré tout le soin possible, doit être un peu passée depuis l'année dernière.

Les guipures de couleur unie seront préférées pour les robes neuves, & autant que possible du même ton ; cependant le marron peut très-bien se marier à l'écarlate & au gris. Vous trouverez un assortiment complet de ces guipures aux *Galerias de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs.

J'ai encore vu dans ce magasin : Des filets pour cheveux, nouveaux & fort jolis. Ils se font toujours à très-grands réseaux, en chenille appelée chenille

de Paris ; elle est beaucoup moins grosse que la chenille ordinaire & produit l'effet d'un tire-bouchon, elle tourne en spirale—Des rubans bayadère en satin frangés des deux côtés dans la longueur. Une ceinture faite avec ce ruban pourrait être portée sur un costume noir, gris, écarlate & le rendrait habillé.

Voulez-vous me permettre de vous composer un costume printanier de mon goût ? Je choisirai d'abord, comme étoffe, un joli foulard, le genre cailloutage de toutes les couleurs sur fond écarlate.

Je ferai la première jupe ronde, ornée dans le bas de cinq petits volants tuyautés. La tunique garnie d'un volant & relevée derrière par plusieurs plis. Le corsage à gilet. Le gilet en foulard écarlate, descendant en carré. Le corsage en foulard comme la robe, avec basques carrées devant & derrière. Un gros nœud avec pans de moyenne longueur, en ruban bayadère, attaché après la tunique & soulevant la basque du dos qui doit être fendue au milieu, & s'écarter pour laisser voir le nœud de la ceinture. Je mettrai avec ce costume un col en toile montant, avec une cravate en ruban bayadère.

Continuons à parler des foulards : Le foulard double royal genre croisé est une étoffe d'un usage excellent ; de plus, il a l'avantage de se teindre très-bien. Une robe claire fanée, teinte en noir ou en marron, fera certainement l'effet d'une robe neuve. C'est une économie d'acheter une bonne étoffe ; jusqu'à ce qu'elle soit usée, elle vous fait honneur. C'est à considérer.

Si vous trouvez les teintes unies un peu trop sérieuses pour vous, mesdemoiselles, je vous rappellerai que vous avez le choix parmi les dessins Pompadour, les mille-raies, les pois de toutes dimensions, & enfin les olives.

La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, vous enverra franco la collection d'échantillons qu'elle tient à la disposition des abonnées.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Première toilette. — Robe en gaze ou tarlatane, ornée dans le bas de cinq ruches chicorées. — Corsage orné de ruches plus petites. — Basque demi-longue devant, s'allongeant en pointe derrière. Une rose la fixe à la taille; sur le bouillonné de la manche retombent deux petites pattes garnies de ruches; deux branches de roses forment nœud d'épaule. — Guirlande de feuilles et boutons de roses; une grosse rose est posée sur le côté de la guirlande.

Deuxième toilette. — Robe en satin de laine, ornée de sept biais superposés. Le dernier est surmonté de deux rouleautés. — Tunique princesse devant, bordée d'un biais surmonté d'une broderie en ganse dont on trouvera le dessin dans le cahier de Février. — Basque plissée dans le dos. — Manche étroite avec parement simulant une manche large. — Chapeau en gaze avec draperie pareille, bandeau en tulle, branche de feuillage avec camélia.

Toilette de petite fille. — Jupou en popeline avec bord & pattes en velours liserés de faille. — Gilet pareil avec petits boutons en velours noir. — Tunique, en cachemire, bordée du même velours liseré. — Chapeau en feutre bordé d'un velours, nœud et biais en velours, touffe de plumes.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Toilette de mariée. — Robe en satin ou faille. — Jupe à traîne sans aucune garniture. — Corsage à petites basques devant. Derrière, basques forme habit. Sous ces basques descend une sorte de couture ornée d'une application de tulle de Bruxelles brodée en soie floche. — Le tour des manches, des basques, de la ceinture & le devant du corsage sont garnis d'une frange en chenille, terminée, chaque brin, par un grelot en soie. Des biais en étoffe pareille à la robe surmontent cette frange. — Manche coupée carrément un peu au-dessous du coude. Des nœuds en satin blanc retiennent les deux côtés. — Sous-manche en dentelle.

— Ruche en dentelle autour du cou. — Couronne & bouquet en clématite entremêlée de fleur d'oranger.

Deuxième toilette. — Costume en faille de deux tons. — Première jupe ornée d'un volant droit fil découpé à dents aiguës & bordé d'un biais en étoffe claire. — Un biais réunit la bande qui forme la tête du volant. — Tunique ornée de même que la jupe. Le devant est arrondi sur les côtés & séparé des lés de derrière, auxquels on le réunit par quelques points faits sous la garniture. — Corsage à basques carrées devant & derrière. — Manche large serrée au coude par un double pli & arrondie sur le bras. — Sous-manche & col en dentelle. — Chapeau en dentelle & faille. Une plume couvre la calotte. — Nœud & brides en faille. — Bottes en satin. — Gants de chevreau.

TROISIÈME CAHIER

Entre-deux. — Petit bouquet. — Garniture. — Bonnet du matin. — Mouchoir. — Carré au crochet. — Support pour objet d'art. — Pantoufle appliquées. — Parure. — Petite guirlande. — Petite garniture. — Garniture. — Entre-deux. — Petit dessin ganse. — Entre-deux. — Entre-deux. — Écran. — Entre-deux. — Mouchoir. — Boîte sultane. — Coiffure pour jeune fille. — Pelote. — Tapisserie par signes. — Toilette pour petite fille. — Volant pour robe. — Dessin pour ornement de robe. — Dentelle au crochet. — Alphabet pour mouchoir. — Alphabet pour linge de table.

PLANCHE III

PREMIER COTÉ.

Tunique, deuxième toilette de la gravure du 1^{er} mars.

DEUXIÈME COTÉ.

Corsage décolleté, première toilette de la gravure du 1^{er} mars.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin Smyrne pour ameublement, en point capitonné, ou point croisé ordinaire, en laine dix fils, sur gros canevas.



MOSAÏQUE

UN PERROQUET

Un Américain avait un perroquet gris qui était devenu le plus tendre parent pour les oiseaux délaissés. Dans le jardin de son maître était un bosquet de rosiers où un couple de pinsons avait fait son nid. *Polly*, c'était le nom du perroquet, remarqua le manège du père & de la mère, & comme il était libre, il quitta son bâton, imita, à s'y méprendre, le cri d'appel du pinson & se mit à remplir de nourriture le bec des petits accourus auprès de lui. Les parents, effrayés par le grand oiseau qu'ils ne connaissaient pas, disparurent, abandonnant leur progéniture aux tendres soins de *Polly*. Celui-ci eut la joie d'élever ses enfants adoptifs. Dès qu'ils purent voler, ils se perchèrent

sur la tête & le cou de leur père nourricier, qui se promenait gravement, tout fier de sa charge.

Ses soins cependant furent payés de bien peu de reconnaissance. Lorsque leurs ailes furent plus fortes, les pinsons s'envolèrent & ne revinrent plus.

Le pauvre *Polly* en fut tout triste; il se consola en élevant de jeunes fauvelles orphelines; il s'en chargea, les apporta dans sa cage & vécut avec elles en parfaite harmonie.

BREHM. (*Vie des animaux.*)

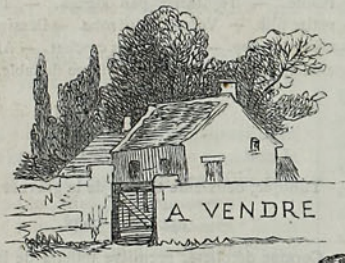
Le malheur ne rend sage que parce que la bonne fortune avait ôté le jugement.

SENÈQUE.

Le mot de la Charade du numéro de Février est VERVEINE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Mal herbe croît plus tôt que bonne.

RÉBUS





A. Paroullier, Jr.

Maison et Fabrique imp. et Lit. Leveau, St. Paris

Laur. Noel, Jr.

3829

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid





Morse et Fils aîné imp. n. 101, Lenoire, St. Paris

3829 bis

Modiste de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES
 Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modiste de M^{me} Du Riez, rue de Valenciennes, 101. Modiste de M^{me} des Galeries de Choiseul, rue
 N^o des P. Champs, 36. Parures et fleurs de la M^{me} Peret, r. de Richelieu, 77.*

